

## LIVRE III

DEPUIS LA SORTIE DÉFINITIVE DU BIENHEUREUX  
LOUIS DE MONTFORT DE L'HÔPITAL DE POITIERS  
JUSQU'A SON ÉLOIGNEMENT DU DIOCÈSE  
DE SAINT-MALO  
(1704-1708)

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE MONTFORT CONSIDÉRÉ COMME MISSIONNAIRE. — COUP D'ŒIL SUR SES MISSIONS, EN GÉNÉRAL.

Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort était dans la trente et unième année de son âge, quand il se vit obligé d'abandonner l'hôpital général de Poitiers, et tout ce qu'il avait fait jusque-là ne lui semblait rien ; ce n'était qu'un essai et un apprentissage de la vie du missionnaire. Un attrait invincible le portait vers la carrière apostolique, et il s'y donna tout entier avec une ardeur et un succès incroyables. Il est vrai qu'il avait tout ce qu'il fallait pour faire un missionnaire accompli : une vertu solide, des connaissances variées, une science théologique très étendue, une doctrine sûre, une intelligence développée, une imagination vive, un cœur ardent, un zèle de feu, une santé robuste, une

voix puissante, une éloquence forte et persuasive, un entrain et une activité propres à électriser les masses, avec un goût prononcé pour le culte extérieur, une aptitude extraordinaire pour les cérémonies religieuses. De plus, ce qui était pour lui une immense ressource, il aimait le chant et composait lui-même, avec une facilité étonnante, des cantiques pleins de doctrine et de piété, que les fidèles se plaisaient à chanter, et qui restaient dans les paroisses qu'il évangélisait comme un précieux et impérissable souvenir de son passage, de son enseignement et de ses exemples de vertus.

Du haut de la chaire de vérité, Montfort exerçait sur tous ceux qui l'entouraient une influence irrésistible. On peut dire qu'il régnait en maître sur son auditoire. Tous ceux qui nous parlent de la puissance de sa parole ne savent comment en faire assez concevoir les merveilleux effets. Ses discours assurément devaient leur mérite à la solidité des raisons et à l'à-propos des détails, bien plus qu'à l'arrangement des mots et à l'élégance des phrases. C'était un apôtre qui, tout plein de Dieu, ne prêchait que Dieu, en s'oubliant soi-même. Il n'employait que les tournures les plus simples et les plus intelligibles pour tous ses auditeurs ; mais la foi, le zèle, la brûlante charité et la vive conviction qui animaient sa parole, la rendaient extrêmement énergique. Si le mérite d'un prédicateur, comme saint Jérôme l'écrivait à Népotien, doit se juger aux larmes, et non pas aux applaudissements des spectateurs, on peut sans contredit placer ce nouvel apôtre au rang des prédicateurs les plus distingués. Tout cédait à sa parole : préjugés, intérêts, habitudes. On ne songeait pas à le louer, mais à se convertir ; on pleurait malgré soi, et sans pour ainsi dire s'en apercevoir. Un mot de sa bouche, dit le Père Vincent, capucin, qui l'avait longtemps accompagné, une simple inflexion

de sa voix, un geste seul, c'en était assez pour produire des miracles de conversion. Pour moi, quand je l'entendais, je croyais voir un ange. Son visage enflammé découvrait l'amour dont était embrasée son âme ; sa langue n'était que l'écho de ce que l'Esprit-Saint disait à son cœur ; sa voix, ses gestes, son extérieur se sentaient de son union avec Dieu, et disaient que c'était Jésus-Christ lui-même qui parlait par sa bouche. Un jour, voyant s'approcher pour l'entendre plusieurs ecclésiastiques, dont quelques-uns étaient peu prévenus en sa faveur : « Voyez, dit-il, l'humilité de ces bons messieurs, qui viennent écouter un homme comme moi ; ce serait à eux de tenir ma place, et la mienne devrait être à leurs pieds. » Entrant ensuite en matière, il parla avec tant de force et d'onction, que ces ecclésiastiques ne purent s'empêcher de s'écrier avec admiration, comme autrefois les juifs, en entendant Notre-Seigneur : « On n'a jamais vu parler de même. »

« Le Père Martinet, jésuite, m'a raconté, nous dit M. Blain, qu'ayant entendu parler du grand pouvoir que M. de Montfort avait sur les cœurs, et de l'art divin avec lequel il domptait les plus rebelles, échauffait les plus glacés, amollissait les plus durs, il fut curieux de l'entendre. Il alla donc à un de ses sermons, accompagné d'un ecclésiastique en réputation d'esprit fin et délicat. En y arrivant, il se mit en garde contre ses yeux, et leur défendit de laisser échapper des pleurs ; d'abord il sut s'en défendre, et ses yeux dociles demeurèrent secs ; mais son cœur, en entendant M. de Montfort, ne put pas longtemps demeurer ferme contre les impressions et les traits de feu qu'il recevait de ses paroles. Touché au vif et pénétré des sentiments les plus tendres de dévotion, il permit, presque sans s'en apercevoir, à ses yeux de les déclarer, et de mêler leurs larmes à celles de tout un peuple qui ne pou-

vait arrêter les siennes. L'ecclésiastique dont il était accompagné ne put non plus résister, et paya comme lui au saint prédicateur le tribut de larmes que presque tous ses auditeurs avaient coutume de lui donner. »

En admirant les merveilleux effets des prédications du Bienheureux Louis de Montfort, il ne faut pas se figurer pourtant qu'il devait tout à l'inspiration du moment. En comptant, comme il le devait faire, sur la grâce de Dieu, il n'avait pas négligé les travaux de l'intelligence. Ce n'était pas par inspiration que lui était venue la connaissance profonde du dogme chrétien, de la morale de Jésus-Christ, des maladies, des faiblesses et des besoins de l'âme. Il avait puisé cette connaissance longuement et péniblement dans la méditation et l'étude de la science sacrée. On peut lui appliquer cette belle parole que saint Augustin a dit de saint Jean : *eructabat unde biberat* ; il versait l'eau de la fontaine à laquelle il avait bu lui-même.

Nous avons sous les yeux un demi-folio écrit entièrement de sa main et renfermant tous ses plans de sermons. « Imaginez-vous, dit l'un de ses historiens, quatre cents pages remplies d'une écriture microscopique, admirable de correction et de netteté. Elles renferment tous les sujets de dogme et de morale qui peuvent être traités dans la chaire sacrée ; mais elles ne vous font pas soupçonner l'élan et l'enthousiasme de l'orateur. La pensée, comme dans la Somme de saint Thomas, y est à son état extrême de condensation. Vous y trouverez deux cents squelettes de discours, charpentes osseuses dont toutes les pièces fortement emboîtées annoncent la solidité, sans que vous puissiez dire quelle en sera la beauté, lorsque l'orateur, pareil au prophète, les aura animés de son souffle, faisant croître les nerfs, les muscles et tous les appareils de la vie. »

Le prédicateur, quel que soit son talent, doit se

remplir lui-même avant de vouloir donner aux autres. Il faut étudier et écrire avant de parler. Les mots peuvent venir sur les lèvres de celui qui compte uniquement sur sa facilité d'élocution, mais les idées manquent ; c'est un son plus ou moins harmonieux qui frappe les oreilles, mais la lumière qui éclaire, le feu qui réchauffe et la substance qui nourrit, ne se trouvent point là.

Éloquent prédicateur en chaire, le saint missionnaire était un habile directeur des âmes qui s'adressaient à lui en grand nombre, au tribunal de la pénitence. Il savait admirablement quel langage il fallait tenir, quelle méthode il fallait employer vis-à-vis des justes et des pécheurs, à l'égard des âmes les plus parfaites et des personnes les plus enfoncées dans la fange du vice. Aussi ses pénitents sortaient toujours heureux et contents du saint tribunal, disposés à faire tous leurs efforts pour s'éloigner du mal, ou pour parvenir à une plus haute sainteté. Semblable à son divin Maître, il faisait une guerre terrible au péché, et s'élevait avec force contre les coupables qui repoussaient la grâce ; mais il recevait avec une bonté touchante les plus grands pécheurs qui venaient à lui pour être déchargés du lourd fardeau qui pesait sur leur conscience. « M. de Montfort, dit M. Grandet, son premier historien, était doux jusque dans le tribunal de la pénitence. Il a toujours évité ces deux excès, qui ont causé autrefois et qui causent encore aujourd'hui de si grands maux dans l'Eglise, savoir : la trop grande rigueur et le trop grand relâchement dans la morale. Il tonnait en chaire contre les vices, mais il était doux et ferme tout ensemble dans le tribunal. Il avait un don singulier pour toucher les cœurs, tant au confessionnal que dans la chaire ; mais il avait tant d'horreur pour la morale trop sévère qu'il croyait que les confesseurs rigoristes faisaient cent fois plus de mal dans l'Eglise

que ceux qui étaient relâchés, quoique ceux-ci en fissent beaucoup. J'aimerais mieux, disait-il, souffrir en purgatoire pour avoir eu trop de douceur pour mes pénitents, que pour les avoir traités avec une sévérité désespérante ; car le Fils de Dieu dit que ceux qui sont chargés de crimes et qui travaillent sous le poids de l'iniquité, doivent s'approcher de lui pour en recevoir du soulagement. »

Afin de rendre plus sûrement efficace et fructueux son ministère auprès des âmes qu'il voulait instruire, arracher du vice ou diriger dans les voies de la perfection, il employait deux moyens infaillibles : la prière et la mortification. Par ces deux puissants canaux il faisait descendre sur son âme et sur les âmes qu'il voulait sauver les eaux abondantes de la divine grâce. Homme de prière et d'oraison, homme de mortification et de pénitence, il savait se rendre ainsi le ciel favorable, et l'on ne pouvait s'empêcher de voir que Dieu était toujours et partout avec lui.

Dans ses prédications, il parlait de Dieu aux pécheurs ; dans ses prières, il parlait des pécheurs à Dieu, et dans les deux cas, son cœur était tellement éloquent, qu'il savait se faire écouter et de Dieu et des hommes. Catéchismes et sermons, tout commençait par la prière, et ordinairement par la récitation publique de quelques dizaines du rosaire, « parce que, disait-il, la grâce étant attachée à la prière, il faut par elle disposer les cœurs à la parole de Dieu, cette semence du ciel ayant, aussi bien que celle de la terre, besoin d'être arrosée par les pluies de grâce qui découlent de la prière. » On sait qu'il passait en prière et en oraison de longues heures du jour et de la nuit.

M. des Bastières, qui a longtemps travaillé avec l'homme de Dieu, et dont il sera parlé plusieurs fois dans cette histoire, nous déclare qu'il lui serait impos-

sible de dire combien il faisait d'oraisons par jour. « Je crois, ajoute-t-il, que ce nombre était indéterminé. Outre celle que nous faisons en commun, je l'ai vu en faire une avant de dire la sainte messe, et une après l'avoir dite ; celle-ci lui servait d'action de grâces ; il en faisait une autre avant de prêcher. Il pouvait par conséquent en faire cinq par jour, pendant le temps de ses missions ; peut-être en faisait-il plus en d'autres temps. Outre celle du matin qui durait une demi-heure, je ne saurais dire combien de temps duraient les autres. Il les faisait toutes à genoux. Je n'ai jamais pu apprendre quels étaient les sujets les plus ordinaires de ses oraisons. Je l'ai quelquefois trouvé dans sa chambre, la face contre terre et les bras en croix. Je ne sais point s'il demeurait longtemps dans cette humiliante posture, ni si cela lui arrivait fréquemment, parce que je sortais tout aussitôt, et que ce n'était que par hasard et par surprise que je le trouvais dans cet état. Hors le temps de ses missions, je l'ai entendu nombre de fois se lever vers minuit. Après s'être donné la discipline jusqu'au sang, il faisait oraison ; celle-là durait longtemps, car, après avoir bien dormi, je l'entendais encore soupirer et parler de temps en temps à voix basse, de sorte que je ne pouvais bien l'entendre, étant trop assoupi par le sommeil.

« J'ai été souvent obligé de l'aller chercher pour prêcher, parce qu'il tardait trop à venir. Je le trouvais dans sa chambre, toujours à genoux, les mains jointes, ayant devant lui un crucifix et sa petite statue de la Sainte Vierge. J'avais beau lui parler, et lui dire que le peuple s'impatientait, il ne me répondait rien ; il ne remuait pas plus qu'une statue inanimée. Je lui disais quelquefois par impatience : Etes-vous mort ou en vie ? Il était quelquefois plus d'une demi-heure à venir, après que je l'avais averti. »



Cette scène ressemble à celle de la maison de Béthanie, quand Marthe se plaignait à Jésus de ce que Madeleine demeurait tranquillement à ses pieds et lui laissait faire tout l'ouvrage. Mais que de lumière, que de grâces le Bienheureux de Montfort devait puiser dans ces communications intimes avec son Dieu ! Que de joies aussi, que d'ineffables délices il devait goûter dans ces saints embrassements de la charité ! Le Roi-Propète disait : Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, il s'est embrasé dans la méditation. Le saint missionnaire pouvait bien dire la même chose. Au sortir de ses oraisons brûlantes et de ses extases sublimes, son langage ne devait-il pas être tout céleste, presque tout divin ? Ne devait-il pas aimer à répéter ces paroles qui se trouvaient souvent sur ses lèvres et sous sa plume : *Dieu seul ! Dieu seul !* et ces autres paroles qu'il avait coutume de placer en tête de ses lettres : « Que le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs ! » et ces autres encore, qui arrachaient les larmes de ses auditeurs, quand il les laissait tomber de sa bouche, du haut de la chaire sainte : « Ah ! pécheur, ah ! pécheur, si tu savais combien Dieu est bon et combien il est aimable, tu ne l'offenserais jamais ! Le plus grand des malheurs, c'est de ne pas vous connaître, ô mon Dieu, et le plus grand des supplices, c'est de ne pas vous aimer ! O mon doux Jésus ! faites que je vous aime tous les jours de plus en plus ! — Quand sera-ce, ô ma très bonne Mère, que j'aurai la consolation de vous voir, non plus en figure, mais réellement ! je vous ai, moi seul, plus d'obligation que tout le monde entier. Il y a longtemps que je serais perdu sans vous. »

Dieu pouvait-il refuser quelque chose à son serviteur, quand à des prières et à des oraisons si ferventes il joignait les mortifications et les pénitences les plus rigoureuses ? Ce n'était pas seulement pour expier les

péchés qu'il croyait avoir commis qu'il se livrait à toutes sortes d'austérités et de pénitences ; ce n'était pas seulement pour amasser des mérites et gagner le ciel ; c'était aussi pour gagner les pauvres pécheurs ; c'était pour implorer en leur faveur les miséricordes divines ; c'était pour détourner de leurs têtes les coups de la justice du Souverain Juge ; c'était pour attirer sur eux la grâce d'une sincère et durable conversion. La vie de l'homme de Dieu a été tout entière une vie pénitente et crucifiée. Outre les croix et les épreuves qui lui venaient de toutes parts, et qu'il acceptait avec tant de résignation et de patience, il se livrait lui-même à des pénitences et à des austérités qui font frémir la nature, et qui semblent en dépasser de beaucoup les forces ordinaires. Voici comment en parle M. des Bastières :

« Il se donnait jusqu'à cinq fois la discipline par jour. Souvent j'en ai entendu dire, en se frappant : « Seigneur, pardonnez, s'il vous plaît, à mes ennemis ; ne leur imputez point ce qu'ils font et ce qu'ils disent contre moi. Seigneur, convertissez tous les pécheurs de cette paroisse ; faites-leur à tous miséricorde ; punissez-moi, châtiez-moi tant qu'il vous plaira, je le mérite ; mais de grâce, épargnez-les. » Il se levait souvent la nuit, même pendant l'hiver, lorsqu'il gelait très fort, et allait dans les jardins ou autres lieux écartés, où il se flagellait jusqu'au sang. Des personnes dignes de foi m'ont assuré l'avoir trouvé plusieurs fois caché dans des fossés, où il se frappait très cruellement. Il ne manquait jamais de se donner la discipline avant de monter en chaire, et il avait coutume de dire qu'un coq ne chantait jamais mieux qu'après s'être bien battu de ses ailes. La discipline dont il se servait était armée et hérissée de pointes de fer. Je l'ai souvent trouvée teinte de sang dans les lieux où il l'avait mise. Il portait jour et nuit sur sa poitrine un cœur de fer en forme de râpe très piquante.

Un jour qu'il s'évanouit, en descendant de chaire, on lui trouva ce cœur et on le lui ôta pour le soulager. Quand, étant revenu à lui, il l'eut aperçu entre les mains d'un des assistants, il dit ces paroles du livre des Cantiques : *Ego dormio et cor meum vigilat*, je dors et mon cœur veille. Il portait très souvent une ceinture et des bracelets à pointes de fer très aiguës.

« Il se levait tous les jours à quatre heures, en tout temps, et se couchait à onze heures, quelquefois à minuit, jamais dans un lit, toujours à terre, sur un peu de paille, ou tout au plus sur une paillasse. Il jeûnait régulièrement tous les mercredis, vendredis et samedis, sans parler des dimanches et fêtes, où il ne déjeunait d'ordinaire qu'après midi. Il était très sobre dans ses repas. Il ne mangeait ordinairement qu'une sorte de mets, et ce qu'il y avait de moins ragoûtant. Il ne buvait point de vin pur ; il y mettait au moins la moitié d'eau. Il faisait si peu d'attention à ce qu'il buvait que je l'ai vu prendre, une fois, pour du vin une tasse de vinaigre mêlée d'eau, sans s'en apercevoir, et l'ayant questionné sur ce qu'il pensait de ce vin, il me répondit qu'il l'avait trouvé bon. Je me suis aperçu plusieurs fois qu'il mettait dans son potage de l'absinthe, du vinaigre ou du vin éventé. Sa plus grande joie était de souffrir, et son plus grand chagrin de n'en avoir pas l'occasion. Je lui ai vu endurer de très grandes maladies ; au milieu des douleurs les plus cruelles, au lieu de se plaindre, il priait Dieu, ou chantait des cantiques. Lorsque je lui demandais comment il se portait, il me répondait que, s'il pouvait se lever, il se porterait bien ; il me parlait ensuite avec autant de joie que s'il eût été en parfaite santé. »

Que ne doit-on pas attendre d'un pareil missionnaire ! O mon Dieu ! multipliez dans votre Eglise des apôtres semblables à Montfort, des prédicateurs de l'Evangile

qui aient son esprit, ses qualités et ses vertus, et vous renouvellerez par eux la face de la terre.

Le pieux, zélé et intelligent apôtre de Jésus-Christ faisait quelquefois des missions ou retraites spéciales pour les hommes, pour les femmes, pour les jeunes filles, pour les soldats, pour les religieuses ou les tertiaires. Il lui était facile de comprendre que des prédications particulières, adressées à une seule catégorie de personnes, étaient nécessairement plus en rapport avec l'auditoire, et devaient par conséquent être mieux accueillies et produire dans les âmes des fruits plus abondants.

Il allait quelquefois seul évangéliser une paroisse, surtout quand elle n'était pas populeuse ; mais le plus souvent il était accompagné de plusieurs autres prêtres séculiers ou religieux, qui consentaient volontiers à travailler avec lui pour un temps plus ou moins long, selon les circonstances. Il se rendait toujours à pied d'une paroisse à l'autre, en se faisant suivre d'un matériel assez considérable, dont il se servait dans les cérémonies, qui étaient nombreuses et éclatantes. Dans le cours de chaque mission, il faisait faire ordinairement sept processions différentes, savoir : trois, les jours de communions générales que faisaient séparément les femmes, les hommes et les enfants ; le jour du service pour les défunts de la paroisse ; celui du renouvellement des promesses du Baptême ; celui de la plantation de la croix, et celui, enfin, de la distribution des croix et des noms de Jésus, en souvenir de la mission. Les processions étaient accompagnées, selon les lieux, de différentes circonstances, dont plusieurs aujourd'hui sembleraient bien étranges, mais qui toutes produisaient alors sur les spectateurs les plus heureux effets. Il est vrai que tout s'y faisait avec une touchante modestie et un ordre admirable.

Le saint missionnaire n'était pas seulement doué

d'une imagination fertile pour trouver mille moyens d'ajouter à la pompe de ces cérémonies, mais il avait surtout un don vraiment extraordinaire pour en régler l'ordre et la marche. Du haut de la chaire, il organisait, avec une facilité merveilleuse, une procession composée de plusieurs milliers de personnes; peu de mots lui suffisaient pour faire comprendre à chacun sa place, et, au premier signal, tous se mettaient en mouvement, comme si un long exercice les y eût préparés. Il faisait porter en procession différents objets de dévotion, toutes les croix et bannières des paroisses qu'il évangélisait, un grand nombre de bannières qu'il avait avec lui, ainsi que quinze étendards brillants d'or, sur lesquels il avait fait représenter les quinze mystères que le Rosaire a pour objet d'honorer.

La procession qui avait lieu le jour du renouvellement des promesses du Baptême se faisait avec une solennité toute particulière. Nous verrons bientôt que le Souverain Pontife engagea le saint missionnaire à faire renouveler aux chrétiens leurs promesses baptismales. Pendant la procession qui avait lieu à cette occasion, tous ceux qui avaient fait leur mission, rangés sur deux ou quatre lignes, tenaient dans leurs mains un chapelet, une croix et un contrat d'alliance avec Dieu. Ce contrat d'alliance était une formule des promesses du Baptême, que Montfort avait fait imprimer, avec des pratiques pour vivre chrétiennement. Au retour de la procession, où l'Evangile avait été porté entre deux flambeaux, à la tête du clergé, le diacre, s'arrêtant à la porte de l'église, présentait le livre divin à ceux qui formaient les rangs de cette procession. Tous, successivement, se mettaient à genoux et le baisaient, en prononçant ces paroles du contrat d'alliance: « Je crois fermement toutes les vérités du saint Evangile de Jésus-Christ. » Ils entraient ensuite, et, passant devant les fonts baptismaux, ils les baisaient,

en disant ces autres paroles: « Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon Baptême, et renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même. » De là ils allaient à un autel où Montfort leur donnait à baiser les pieds de sa petite statue de Marie, et leur faisait prononcer ces autres mots du CONTRAT: « Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. » On entonnait ensuite le *Credo*, et, quand le chant était fini, le missionnaire adressait au diacre quelques questions. Il lui demandait, par exemple, quelle était la seule véritable Eglise; s'il suffisait, pour être sauvé, de faire une profession extérieure de la religion catholique; puis, quelle était la règle que tout chrétien devait nécessairement observer pour faire son salut. A cette dernière question, le diacre répondait, en montrant le livre de l'Evangile: « Voilà la règle de tous les chrétiens. Quiconque n'en observera pas tous les préceptes, avec ceux de l'Eglise, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. » Il portait ensuite le saint livre au missionnaire, qui le recevait à genoux, et, le tenant sur sa poitrine, adressait au peuple quelques dernières paroles, mais si touchantes, que chacun se retirait, les larmes aux yeux, avec la résolution sincère de mener, à l'avenir, une vie plus chrétienne. Nous croyons devoir mettre ici le Contrat d'alliance, dont il vient d'être question, avec les pratiques qui l'accompagnaient.

#### CONTRAT D'ALLIANCE AVEC DIEU.

1° Je crois fermement toutes les vérités révélées, telles que l'Eglise catholique, apostolique et romaine nous les enseigne.

2° Je renonce pour jamais au démon, au monde, au péché et à moi-même.



3° Je promets, moyennant la grâce de Dieu, qui ne me manquera point, de garder fidèlement tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, évitant le péché mortel et ses occasions, entre autres les mauvaises compagnies.

4° Je me donne tout entier à Jésus-Christ, par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie.

5° Je crois que ceux qui transgresseront ces vœux, sans en faire pénitence, seront damnés, et que ceux qui les garderont jusqu'à la mort seront sauvés.

#### PRATIQUES DE VIE CHRÉTIENNE

##### *Pour ceux qui ont renouvelé les vœux de leur Baptême.*

1° J'éviterai avec le plus grand soin le travail du dimanche, le blasphème et l'impureté.

2° Je fuirai la danse, les comédies et autres spectacles, les jeux de hasard, le luxe, la vanité, la lecture des mauvais livres et les mauvaises chansons.

3° Je n'irai jamais que par nécessité au cabaret et autres lieux dangereux.

4° J'irai à confesse tous les mois ou plus souvent, si je puis, par obéissance à un bon directeur.

5° Tous les ans, au jour anniversaire de mon Baptême, j'en renouvellerai les vœux ; je réciterai le saint Rosaire ; j'adorerai le Saint-Sacrement pendant une demi-heure, et je tâcherai de communier ce jour-là.

6° Je dirai tous les jours la petite Couronne de la Sainte Vierge, et cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur du saint Nom de Jésus. Je garderai fidèlement ces résolutions jusqu'à la mort.

Le Bienheureux Louis de Montfort, qui avait une

confiance entière dans la divine Providence, ne prenait aucun salaire pour ses missions, qui étaient toujours absolument gratuites. Il appelait Maison de la Providence celle qu'il habitait avec les prêtres qui partageaient ses travaux apostoliques, pour faire comprendre à tout le monde qu'il ne voulait rien devoir qu'à la charité. Le ciel, au reste, après avoir quelque temps éprouvé sa confiance, ne tardait pas d'ordinaire à la récompenser si libéralement qu'il avait, outre le nécessaire pour la mission, de quoi nourrir un grand nombre de pauvres. « Toutes les missions que j'ai eu l'honneur de faire avec lui, dit M. des Bastières, et qui sont au nombre de quarante au moins, ont été faites aux dépens de la Providence, qui lui a toujours fourni si abondamment des vivres, qu'après en avoir tiré son nécessaire et celui de ses missionnaires, il trouvait encore de quoi nourrir et vêtir un grand nombre de pauvres. Il est vrai que, les deux ou trois premiers jours, nous manquions de plusieurs choses ; mais aussitôt que M. de Montfort avait déclaré publiquement en chaire que lui et les autres missionnaires vivaient des aumônes des fidèles, et qu'ils disaient toutes leurs messes aux intentions de ceux qui leur fournissaient le nécessaire, la Providence se déclarait ouvertement en notre faveur. On nous apportait des aliments de toutes parts, et en si grande abondance, qu'il s'en trouvait suffisamment non seulement pour nous, mais encore pour tous les pauvres de la paroisse et des environs ; souvent même il en restait assez pour remplir plusieurs corbeilles, comme cela arriva dans le désert, après la multiplication des cinq pains. J'ai vu quelquefois jusqu'à cinquante grands pains rester de notre nourriture quotidienne et de celle des pauvres, qui étaient toujours en grand nombre. J'en ai compté jusqu'à deux cents par jour dans plusieurs paroisses.



« Deux choses, continue M. des Bastières, m'ont grandement étonné et m'ont paru bien extraordinaires : la première, c'est que la divine Providence s'est montrée particulièrement libérale à notre égard dans plus de huit paroisses, dont les habitants étaient si pauvres que les plus fortunés avaient à peine le morceau de pain nécessaire pour vivre, et les pauvres y ont été mieux traités que partout ailleurs. La seconde chose, c'est qu'ayant ordinairement le soin des pauvres, et étant chargé de les conduire dans le lieu, où on leur donnait à manger, il est arrivé que cinq ou six fois je n'avais pas un morceau de pain à leur donner, et qu'il n'y en avait pas non plus à la maison de la Providence, où logeaient les missionnaires. J'en avertis, la première fois, M. de Montfort qui n'en parut nullement embarrassé, et medit simplement de les conduire au lieu accoutumé, et que Dieu pourvoirait à leurs besoins. J'exécutai ses ordres, ne sachant ni d'où il pourrait nous venir du pain, ni s'il en descendrait du ciel. Cependant je les fis asseoir à table, n'ayant rien à mettre dessus, ce qui me mortifiait beaucoup, parce qu'il y avait près de deux cents personnes présentes, qui s'attendaient à avoir le plaisir de voir manger ces pauvres qui avaient grand-faim. Je leur fis faire, en attendant, une petite lecture, pendant laquelle j'allai dans la maison de la Providence, où je fus fort étonné de trouver une grande quantité de pains et d'autres provisions qui étaient venus de je ne sais où. Je les fis porter tout aussitôt à mes pauvres, qui eurent ce jour-là double portion. Pareille chose est arrivée cinq ou six fois de ma connaissance. » Tout cela ne semble-t-il pas tenir du miracle ? Ces traits et bien d'autres semblables prouvent, au moins, que plus était parfaite la confiance de Montfort en la Providence, plus étaient merveilleux les soins de la Providence envers Montfort.

Pour perpétuer les fruits d'une mission, l'homme de

Dieu avait toujours soin de faire quelque établissement durable. Celui d'écoles chrétiennes pour les enfants lui semblait le plus indispensable ; lui-même se chargeait d'éprouver les maîtres, et maîtresses ; lui-même réglait avec un rare talent la tenue des classes et donnait la méthode d'enseignement. Tous nos perfectionnements modernes n'ont rien produit de mieux. Il s'est toujours montré un ardent propagateur du saint Rosaire, qu'il prêchait constamment et établissait autant que possible dans tous les lieux qu'il évangélisait. Il aimait aussi à établir l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, faisant prendre à chaque personne de bonne volonté une heure par semaine, par mois ou par année. Afin d'encourager cette dévotion, il avait obtenu, comme nous l'avons dit ailleurs, de pouvoir associer aux bonnes œuvres des religieuses du Saint-Sacrement et aux indulgences qui leur sont accordées toutes les personnes qui se chargeraient ainsi de passer une heure en adoration devant le saint tabernacle. Il laissait encore après lui des confréries, comme celles des Vierges, des Pénitents, des Amis de la Croix. Ces associations pieuses contribuaient beaucoup à conserver dans les paroisses les fruits des missions. Quand la chose était possible, il ne manquait jamais d'ériger des Croix et des Calvaires qui perpétuaient le souvenir des jours heureux, pendant lesquels le Seigneur avait répandu sur un peuple fervent les trésors de sa miséricorde et de son amour.

## CHAPITRE II.

TRAVAUX APOSTOLIQUES DU BIENHEUREUX LOUIS DE MONTFORT DANS LA VILLE DE POITIERS. — VOCATION DU FRÈRE MATHURIN. — LE SERVITEUR DE DIEU ÉCRIT À SA MÈRE. — GUÉRISON DE MADAME D'ARMAGNAC. — FAITS EXTRAORDINAIRES. — LA PRÉDICATION EST INTERDITE AU SAINT MISSIONNAIRE DANS LE DIOCÈSE DE POITIERS.

Après avoir quitté l'hôpital de Poitiers, le Bienheureux de Montfort alla s'offrir à Mgr de la Poype pour prêcher des missions et des retraites dans son diocèse. Comme il ne demandait qu'à vivre, selon son expression, aux frais de la Providence, il n'eut point de peine à obtenir ce qu'il souhaitait. Le pieux évêque l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'il connaissait ses talents et ses vertus.

L'homme de Dieu, qui montra toujours de la préférence pour les populations pauvres des biens de la terre et de ceux du ciel, commença le cours de ses missions à Montbernage, faubourg de Poitiers, situé au delà du Clain, et dépendant de la paroisse de Sainte-Radegonde. Ce faubourg, composé d'artisans, de terrassiers et de pauvres, semblait être l'assemblage de tous les vices. On y trouvait l'ignorance, l'ivrognerie, l'habitude des querelles et des blasphèmes; on n'y reconnaissait ni le repos, ni les offices du dimanche. Le saint mission-

naire se mit à instruire cette population ignorante et à tonner contre ses vices. Chose merveilleuse ! sa voix fut écoutée comme celle d'un ange venu du ciel. Les désordres cessèrent en grande partie, et firent place à des pratiques propres à nourrir la piété.

Afin de perpétuer le souvenir de cette mission et d'en conserver les fruits, le dévot serviteur de Marie voulut établir le saint Rosaire à Montbernage. Comme l'église de Sainte-Radegonde était trop éloignée, il songea à élever un sanctuaire en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu dans ce faubourg qui avait presque entièrement changé de face. Mais comment atteindre le but qu'il se proposait, se trouvant sans ressources, au milieu d'une population si pauvre ! Il avait jeté les yeux sur une grange abandonnée, appelée la Bergerie, et située au centre de Montbernage ; il fallait l'acheter. Il rassemble les habitants, leur fait connaître son dessein, et tous à l'envi s'empressent de concourir à la bonne œuvre. La grange est achetée et convertie en chapelle, que l'on dédie à la Sainte Vierge, sous le titre de Reine des Cœurs. Les fidèles devaient s'y réunir pour réciter ensemble le chapelet : ce qu'ils n'ont pas manqué de faire. Montfort donna lui-même la statue de Marie que l'on a conservée jusqu'à nos jours, et qui est honorée encore sous le nom de Reine des Cœurs. L'humble sanctuaire fut agrandi plus tard, lorsque les Filles de la Sagesse allèrent, en 1733, s'installer à Montbernage. La nouvelle chapelle, plus spacieuse et plus convenable, fut bénite, le 2 mars 1734, par M. Guillot, grand chantre de l'église de Sainte-Radegonde et vicaire général. On plaça au-dessus de l'autel la statue donnée par Montfort, et l'on mit cette inscription sur le mur, contre lequel est appuyé l'autel : « Les vœux et les prédictions que le saint prêtre Grignon de Montfort faisait en 1705, sont heureusement accomplis. La grange de la Bergerie est enfin

changée en une église, et consacrée au vrai Dieu, sous le titre de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge. » Deux fois cette chapelle a été conservée comme miraculeusement : d'abord dans un incendie qui dévora une partie des maisons qui l'entouraient, puis dans un épouvantable écoulement de rochers qui écrasèrent une portion considérable de l'habitation des Sœurs de la Sagesse, sans toutefois les atteindre elles-mêmes.

Après avoir établi la chapelle du Rosaire à Montbernage, le zélé missionnaire ne recula pas devant une entreprise bien plus considérable, et parvint à restaurer le temple de Saint-Jean, comme le rapporte M. Grandet, son premier historien. « M. de Montfort, dit-il, ayant une dévotion particulière à saint Jean l'Évangéliste, entreprit de rétablir l'église dédiée à Dieu sous le nom de cet apôtre. Elle était tombée en ruine ; car elle était si ancienne que la tradition de la ville est encore qu'elle a servi de temple aux faux dieux. C'est en vain qu'on voulut détourner M. Grignon de cette entreprise. M. le doyen de la cathédrale lui dit, un jour, en le raillant : « N'est-ce point, Monsieur Grignon, que vous avez été transporté dans l'île de Pathmos, et que Dieu vous a révélé qu'il voulait que vous fissiez rétablir l'église de Saint-Jean ? » — « Dites ce qui vous plaira, Monsieur, répliqua M. Grignon ; j'en viendrai à bout avec l'aide de Dieu. » En effet, il fit une quête par la ville ; il amassa environ 400 livres, et ayant reçu d'autres secours inespérés que la Providence lui envoya, il fit réparer cette église de fond en comble. »

La seconde mission du Bienheureux de Montfort, dans la ville de Poitiers, fut celle qu'il prêcha dans l'église des religieuses du Calvaire. Il choisit cette église, parce que la partie réservée aux fidèles était assez vaste pour contenir la foule. Cette mission fut bénie de Dieu comme la précédente ; mais elle se termina par un

incident très fâcheux. Le zélé missionnaire avait déterminé une multitude de personnes à livrer aux flammes tous les livres hérétiques ou immoraux qu'elles possédaient, ainsi que les tableaux et gravures obscènes qu'elles avaient dans leurs maisons ; on devait les brûler publiquement à la suite d'un sermon. Plus de 500 livres et autant de gravures obscènes furent bientôt remis ; quelques personnes, on ne sait pour quelle raison, s'avisèrent de mettre sur ce monceau de livres et de tableaux une figure représentant le démon sous la forme d'une femme mondaine. Immédiatement le bruit courut parmi le peuple que le missionnaire allait brûler le diable. C'en fut assez pour exciter contre lui ses ennemis qui cherchaient toutes les occasions favorables pour lui nuire. Le bruit de la ville fut porté aux oreilles de M. l'abbé de Villeroy, vicaire général, par plusieurs personnes malintentionnées. Celui-ci se rendit aussitôt sur le lieu où les livres avaient été déposés, et, devant tout le peuple, il adressa au pieux missionnaire les reproches les plus sévères et les moins mérités, que celui-ci écouta avec humilité, à genoux, tête nue, et sans ouvrir la bouche pour se défendre. Quelle admirable patience ! Ce qu'il y eut de plus pénible pour Montfort, c'est qu'il vit la foule se partager ces livres et ces tableaux et les emporter de nouveau par toute la ville.

M. Blain raconte qu'après le départ du grand vicaire, le prédicateur, qui n'avait pas articulé un mot d'excuse, se contenta de dire à ses auditeurs : « Mes frères, nous nous disposons à planter une croix à la porte de cette église ; Dieu ne l'a pas voulu ; nos supérieurs s'y opposent ; plantons-la dans nos cœurs, elle y sera mieux placée que partout ailleurs » ; et il commença la récitation du chapelet, prière qui terminait chaque exercice de la mission.

Le lendemain, le saint missionnaire, prêchant pour



faire ses adieux au peuple, fit entendre ces paroles qui montrent si bien son humilité et l'ardeur de son zèle : « Je vous demande pardon, mes chers frères, du scandale que je vous ai donné, hier, sans doute par ma faute, quoiqu'on ait mal informé mes supérieurs. Ce qui me cause un regret sensible, c'est que tant de mauvais livres et de tableaux obscènes aient été répandus dans le public. Hélas ! que ne m'a-t-on plutôt ôté la vie ! car ces instruments de péché vont produire une infinité de scandales dans le monde. Si je pouvais les racheter par l'effusion de tout mon sang, je le répandrais de tout mon cœur, jusqu'à la dernière goutte, pour effacer ces livres et ces peintures. » Que ces paroles sont admirables ! Mais voilà quelque chose qui ne l'est peut-être pas moins. Le Serviteur de Dieu savait très bien qu'un prêtre, qui avait travaillé avec lui à la mission que l'on terminait, avait été l'un de ses plus ardents dénonciateurs auprès de l'autorité ecclésiastique ; ce fut une raison de plus pour lui de l'inviter à lui servir de diacre à la messe d'action de grâces qu'il devait chanter. C'est ainsi que les saints savent se venger à la façon de Jésus-Christ, qui disait, du haut de la croix, en parlant des Juifs ingrats, de ses juges iniques et de ses bourreaux cruels : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Mais Dieu mêle presque toujours des consolations aux amertumes dont il permet que ses serviteurs soient abreuvés. Le jour même de la clôture de la mission, les personnes qui avaient accusé d'indiscrétion le saint missionnaire vinrent lui faire leurs excuses par ordre de leur confesseur. M. Révol, autre grand vicaire de l'évêque de Poitiers, nommé déjà à l'évêché d'Oloron, fut loin de partager les sentiments et la violence du futur archevêque de Lyon. Etant monté en chaire pour clore les exercices de la mission, il releva le mérite de Mont-

fort autant que M. de Villeroy l'avait abaissé la veille.

Au milieu de ces épreuves, l'homme de Dieu conservait son influence incontestée sur les populations. C'est ce qui parut à une mission qu'il donna encore dans le faubourg Saint-Saturnin, contigu à celui de Montbernage, et dépendant aussi de la paroisse de Sainte-Radegonde. L'affluence fut considérable, et le succès aussi consolant qu'on pouvait le désirer.

Pendant cette mission, il se passa un fait qui mérite d'être mentionné. Il y avait à l'extrémité du faubourg Saint-Saturnin un jardin orné de quatre figures colossales, et qu'on appelait pour cela le Jardin des Quatre-Figures. C'était le rendez-vous général des libertins de la ville. Le saint missionnaire réussit à faire cesser tous les désordres qui s'y commettaient.

A la procession de clôture, le 6 février 1706, il se dirigea vers ce jardin, où tout le peuple en larmes fit amende honorable à Dieu pour tous les crimes qui avaient été commis dans ce lieu de débauche. Il annonça même que ce jardin deviendrait plus tard un lieu de prières desservi par des religieuses.

Peu de jours après, trouvant dans le faubourg un pauvre attaqué de maux incurables, il le prit sur ses épaules, et il alla le porter au Jardin des Quatre-Figures, dans une petite chambre pratiquée sous un rocher. Bientôt à ce pauvre il en joignit deux, puis trois aussi misérables. Le nombre s'en accrut à mesure que les aumônes augmentaient.

Ces pauvres furent d'abord confiés aux soins charitables de vertueuses demoiselles ; enfin, quarante-deux ans après la prédiction du Bienheureux de Montfort, sur le terrain même du Jardin des Quatre-Figures, un hospice d'incurables fut bâti aux frais de frère Philippe Lémery, grand prieur d'Aquitaine, qui consacra généreusement sa fortune à construire et à doter cet hôpital.



Après avoir été gouverné d'abord par des personnes séculières, cet établissement fut remis, en 1758, aux mains des Sœurs de la Sagesse, qui en ont conservé la direction jusqu'à nos jours.

C'est vers cette époque qu'il faut placer la vocation du premier des Frères de la Communauté du Saint-Esprit. C'était un jeune homme de Bouillé-Loret, venu à Poitiers dans l'intention d'entrer dans l'Ordre des Capucins. Montfort, le trouvant en prière dans l'église des Pénitentes, fut touché de sa dévotion. Il l'appela, et, après avoir su de lui le sujet qui l'amenait à Poitiers, il ne lui dit que cette parole du divin Maître : « Suivez-moi ». Effet merveilleux de la grâce ! il fut obéi sur-le-champ. Ce jeune homme se mit dès lors à sa suite, et après l'avoir accompagné jusqu'à sa mort, il demeura constamment attaché à ses successeurs sous le nom de Frère Mathurin.

Au milieu de tous ses pénibles travaux, Montfort n'omettait rien de ses austérités et de ses mortifications habituelles. Il jeûnait presque tous les jours et ne prenait qu'un léger repas au soir. Ceux qui le voyaient de près ne comprenaient pas comment il pouvait vivre avec si peu de nourriture. Après toutes les fatigues de la journée, il passait encore une grande partie de la nuit en prière. Souvent on le vit, dans le Jardin des Quatre-Figures, en oraison, pendant de longues heures à genoux, et les bras étendus en croix.

Quand il n'était pas occupé dans les églises, au ministère de la prédication et de la confession, on le trouvait toujours au milieu des pauvres qu'il entourait de toutes sortes de soins, et auxquels il donnait des marques de la plus tendre affection. Les pauvres étaient vraiment sa famille chérie ; il semblait ne plus vouloir en reconnaître d'autre. Le 28 août 1704, il avait écrit à sa mère la lettre suivante qui montrait que désormais

il ne voulait plus se mêler des affaires temporelles de ses parents. Il ne voyait pas sans peine que sa mère et surtout son père étaient beaucoup trop préoccupés des choses de ce monde et ne paraissaient pas mettre assez de confiance dans la divine Providence.

« Préparez-vous à la mort qui vous talonne par beaucoup de tribulations, disait-il à sa mère, souffrez-les chrétiennement comme vous faites. Il faut souffrir et porter sa croix tous les jours : il est nécessaire, il vous est infiniment avantageux d'être appauvrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de notre grand Dieu ; d'être méprisée jusqu'à être délaissée de tout le monde, et de mourir en vivant. Quoique je ne vous écrive pas, je ne vous oublie pas dans mes prières et sacrifices ; je vous aime et honore d'autant plus parfaitement que ni la chair, ni le sang, n'y ont plus de part. Ne m'embarrassez point de mes frères et sœurs ; j'ai fait pour eux ce que Dieu a demandé de moi par charité ; je n'ai pour le présent aucun bien temporel à leur faire, étant plus pauvre que tous ; je les remets avec toute la famille entre les mains de Celui qui l'a créée.

« Qu'on me regarde comme un mort, je le répète, afin qu'on s'en souviene, qu'on me regarde comme un homme mort. Je ne prétends rien avoir, ni toucher de la famille dont Jésus-Christ m'a fait naître. Je renonce à tout, hormis mon titre, parce que l'Eglise me le défend ; mes biens, ma patrie, mon père et ma mère sont là-haut ; je ne reconnais plus personne selon la chair. Il est vrai que je vous ai, et à mon père, de grandes obligations pour m'avoir mis au monde, pour m'avoir nourri et élevé dans la crainte de Dieu, et rendu une infinité de bons services ; c'est de quoi je vous rends mille actions de grâces, et c'est pourquoi je prie tous les jours pour votre salut, et je le ferai pendant votre vie et après votre mort ; mais de faire

autre chose pour vous, *rien et moi* c'est la même chose dans mon ancienne famille. Dans la nouvelle famille dont je suis, j'ai épousé la sagesse et la croix, où sont tous mes trésors temporels et éternels, de la terre et des cieux, mais si grands, que, si on les connaissait, Montfort ferait envie aux plus riches et plus puissants rois de la terre.

« Personne ne connaît les secrets dont je parle, ou du moins très peu de personnes ; vous les connaîtrez dans l'éternité, si vous avez le bonheur d'être sauvée ; car peut-être ne le serez-vous pas ; tremblez et aimez davantage.

« Je prie mon père, de la part de mon Père céleste, de ne point toucher la poix, car il en sera gâté ; de ne point manger de la terre, car il en sera suffoqué ; de ne point avaler de la fumée, car il en sera étouffé.

« La fuite et le mépris du monde, et la dévotion à la Sainte Vierge, avec laquelle je suis tout à vous et à mon père !

« Je salue votre Ange gardien et suis tout en Jésus et en Marie.

« MONTFORT, prêtre et esclave indigne  
de Jésus vivant en Marie. »

On voit par ces paroles, que le monde trouvera peut-être bien rudes et bien sévères, que tous les liens, les plus forts et les plus doux de la nature étaient brisés dans cet homme incomparable qui ne vivait plus que de la grâce, de la foi et de la charité. Comme cette âme ardente, dégagée entièrement de tout ce qui est capable d'attacher à la terre, devait s'élancer avec rapidité vers le plus haut sommet de la perfection !

Le spectacle de tant de vertus ne pouvait manquer de faire une vive et salutaire impression sur tous ceux qui en étaient les témoins. Aussi les grands et le peuple étaient remplis pour lui de respect et de vénération. Sa parole était écoutée comme un oracle ; et cette parole était comme une puissance souveraine à laquelle personne ne pouvait résister. Voici un trait bien extraordinaire rapporté par M. Grandet. « Un jour que M. de Montfort passait sur la place Royale de Poitiers, il entendit un officier de l'armée jurer le saint nom de Dieu. Aussitôt il alla à lui, tout transporté de zèle, et lui parla si vivement, en le traitant de malheureux, que, bien qu'il fût avec d'autres officiers, ses camarades, il lui inspira sur le champ une telle crainte des jugements de Dieu contre les blasphémateurs, qu'il l'obligea à se mettre à genoux, dans la rue, à baiser la terre et à demander pardon de son crime. Ce trait paraîtrait incroyable, ajoute l'historien, si on n'avait connu l'officier qui était un des plus déterminés de son régiment, et si plusieurs personnes dignes de foi n'avaient été témoins du fait et ne l'avaient certifié. »

Nous ajouterons aussi nous : Il fallait que cet officier eût des sentiments bien chrétiens pour reconnaître ainsi sa faute et la réparer d'une manière aussi éclatante ! Ah ! si nous avions de la foi, si nous aimions Dieu, pourrions-nous ne pas frémir à notre tour, en entendant ces horribles blasphèmes qui retentissent partout, dans les champs, dans les chemins et dans les maisons ? L'enfance et la jeunesse semblent rivaliser de zèle avec l'âge mûr et la vieillesse, pour profaner indignement le nom *saint et terrible* du Seigneur. Et il arrive, ô aveuglement étrange ! que beaucoup de ceux qui osent préférer les paroles les plus coupables et les plus scandaleuses, même habituellement, osent se dire encore et peut-être se croire de fervents chrétiens ! Pendant le séjour de Montfort

à Poitiers, quelques événements extraordinaires contribuèrent encore à augmenter la réputation de sainteté qu'il s'était acquise dans toute la ville.

Etant allé, un jour, au collège des Jésuites, pour se confesser, le Père de la Tour, son directeur, lui demanda où il pensait dire la sainte messe. Il répondit qu'il la dirait à leur chapelle, s'il n'y avait pas de difficulté. Le Père Jésuite le pria alors de vouloir bien offrir le saint sacrifice de la messe pour M<sup>me</sup> d'Armagnac, femme du gouverneur de Poitiers, laquelle était très dangereusement malade et abandonnée des médecins. Montfort le lui promit, et, après la messe, il alla dire à son directeur que M<sup>me</sup> d'Armagnac ne mourrait point de cette maladie, qu'il avait prié le Seigneur pour elle. Le Père de la Tour, qui connaissait le fond de son cœur et la simplicité de son âme, le pria d'aller porter lui-même cette bonne nouvelle à M. d'Armagnac, qui était plongé dans la plus profonde douleur. Il obéit à l'instant. On lui permit d'entrer dans la chambre de la malade, et il lui adressa ces paroles qui furent pour elle le sujet d'une grande joie : « Madame, vous ne mourrez pas de cette maladie. Dieu veut vous laisser sur la terre et prolonger vos jours, afin que vous puissiez continuer vos œuvres de charité envers les pauvres. » En effet, cette pieuse dame commença, dès ce moment, à mieux se porter, et pendant douze années, encore, elle n'a cessé de faire le bien. C'est ainsi que Dieu se plaisait à exaucer les prières de son fidèle serviteur.

Un jour, le saint prêtre s'étant déterminé à prêcher dans l'église de la Résurrection, où il avait fait une mission, fit prévenir les personnes, qui l'attendaient dans l'église des Pénitentes, où il devait prêcher à cette même heure, qu'il n'y aurait point de sermon dans cette dernière église. Cependant les personnes qui s'y trouvaient en grand nombre y restèrent, malgré cet avis, et quel-

ques-unes d'entre elles demandèrent instamment à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge que, si le missionnaire devait produire plus de fruit dans l'église des Pénitentes que dans celle de la Résurrection, il fût fortement inspiré d'y venir. Chose étonnante ! le Bienheureux, qui n'avait pu connaître naturellement cette prière, arriva peu après, et, avant de commencer son sermon, il dit à la foule : « Il y a en cette église des personnes qui ont prié Dieu que j'y vinsse prêcher, et j'ai été pressé de le faire, contre ce que je m'étais proposé ; mais si vous ne profitez pas de ce que j'ai à vous dire, Dieu vous en demandera un compte exact et rigoureux au jour de son jugement. »

Dans l'intervalle que lui laissaient ses travaux, il se retira dans une maison de campagne peu éloignée de Poitiers, afin d'y passer huit ou dix jours dans la retraite. Il avait pris avec lui un jeune clerc de quinze ou seize ans, qui fut témoin des jeûnes, mortifications et oraisons auxquels il se livra dans cette solitude. Le démon, ne pouvant souffrir que ce généreux missionnaire se préparât ainsi à le combattre, ne manqua pas de le tenter et de le tourmenter de mille manières. Il en vint même jusqu'à le frapper rudement. Le jeune compagnon de Montfort a assuré qu'il entendit plusieurs fois un grand bruit dans la chambre où le saint homme était seul, comme s'il s'y fût trouvé trois ou quatre personnes qui se fussent battues avec la dernière violence, et qu'au milieu des coups, il entendait distinctement le missionnaire qu'il disait à haute voix : « Je me moque de toi, je ne manquerai point de force et de courage, pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi ; je me moque de toi. »

Ce n'est pas la seule fois que le démon l'a maltraité ainsi. On s'était aperçu à l'hôpital de Poitiers que l'esprit de ténèbres le faisait grandement souffrir. Un soir,



sur les dix heures, on l'entendit crier dans le jardin, comme s'il eût été frappé par une autre personne, et cependant il était seul. Craignant qu'on ne se fût aperçu de ce qui s'était passé, il demanda, le lendemain, si on n'avait point entendu quelqu'un se plaindre pendant la nuit. Une femme qui était au service d'un prêtre, dont la demeure était près de la chapelle, a attesté que plusieurs fois elle l'a entendu crier, et même l'a vu traîner par terre, sans pourtant apercevoir la personne qui le traînait. Elle entendait distinctement Montfort qui disait : « O Sainte Vierge, ma bonne Mère, venez à mon secours. » Le saint prêtre ayant appris que cette femme avait eu connaissance de ce qui s'était passé, lui défendit expressément de dire à qui que ce fût ce qu'elle avait vu et entendu. Ceux qui savent la conduite que tient le Seigneur vis-à-vis de quelques-uns de ses saints de premier ordre, n'auront point de peine à croire que le démon a pu persécuter de la sorte un prêtre aussi parfait et un missionnaire aussi zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Du reste, cet amant passionné de la croix était destiné à recevoir de toutes parts des persécutions et à essuyer toutes sortes d'humiliations. Ses vertus et ses succès, ainsi que son attachement bien connu pour le Pape, excitèrent la jalousie de quelques jansénistes, qui mirent tout en œuvre pour indisposer contre lui le pieux évêque de Poitiers. Ils y réussirent, et le zélé missionnaire, qui avait commencé une retraite pour les religieuses de Sainte-Catherine, reçut l'ordre de sortir du diocèse. Plus tard, l'évêque de Poitiers répara son erreur ou sa faiblesse, en laissant faire, dans son diocèse, une enquête sur les prodiges opérés par le Serviteur de Dieu, pendant son séjour dans la ville épiscopale, et en faisant lui-même l'éloge de ses vertus.

### CHAPITRE III.

CIRCULAIRE DU B. DE MONTFORT AUX HABITANTS DE POITIERS  
QUI ONT SUIVI SES MISSIONS. — SON VOYAGE DE ROME.  
— SON RETOUR A POITIERS.

Obligé de se séparer d'une population qui s'était montrée si docile à sa voix et si attachée à sa personne, notre Bienheureux songea à mettre à exécution un projet que depuis longtemps il nourrissait dans son cœur : c'était d'aller à Rome visiter le tombeau des Apôtres et se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour lui offrir ses hommages et recevoir ses bénédictions et ses conseils. Nul doute que l'un des principaux motifs de son voyage à Rome était de demander au Souverain Pontife la permission et les pouvoirs nécessaires pour aller prêcher l'Evangile sur la terre étrangère. On l'a entendu exprimer là-dessus sa pensée, dès le moment de son ordination au sacerdoce ; et, après sa première visite au Chef suprême de l'Eglise, qui l'engagea à évangéliser la France, il conserva toujours dans son cœur le même désir et la même espérance, comme M. des Bastières nous en donne la preuve.

« Si j'avais voulu, dit-il, aller à Rome avec lui, il y aurait été pour la deuxième fois et pour le même sujet. Il a fait tout ce qu'il a pu pour m'engager à faire ce voyage et pour me persuader que Dieu demandait cela de nous.



« Mon cœur est pénétré de la plus vive douleur, me disait-il quelquefois, quand je pense qu'un nombre presque infini d'âmes se damnent, faute de connaître le vrai Dieu et la religion chrétienne. Si nous avions nous-mêmes de la foi et de la charité, nous n'hésiterions pas d'un moment à partir. Que ceux-là sont heureux qui ont le bonheur de travailler à un si divin emploi ! Ils font ce que fit autrefois Notre-Seigneur, ce qu'ont fait à son exemple les saints Apôtres, et ce que font encore aujourd'hui un grand nombre de généreux et saints missionnaires. Ce sont mes péchés, disait-il encore, en soupirant, qui me rendent indigne d'une si excellente faveur. Je ne mourrai jamais content, si je n'expire au pied d'un arbre, comme l'incomparable missionnaire du Japon, saint François-Xavier. »

Avant de partir pour Rome, le pieux et zélé ministre de Jésus-Christ adressa une sorte de circulaire à tous ceux qui avaient profité des missions qu'il venait de donner à Poitiers. Il leur parlait avec l'autorité, la tendresse et la familiarité d'un apôtre et d'un père.

« DIEU SEUL !

« Chers habitants de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien, de la Résurrection, et autres, qui avez profité de la mission que Jésus-Christ, mon Maître, vient de vous faire : Salut en Jésus-Christ et en Marie.

« Ne pouvant vous parler de vive voix, parce que la sainte obéissance me le défend, je prends la liberté de vous écrire sur mon départ comme un pauvre père à ses enfants, non pas pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous confirmer dans les vérités que je vous ai dites.

« L'amitié chrétienne et paternelle que je vous porte est si forte, que je vous porterai partout dans mon cœur, à la vie, à la mort, et dans l'éternité. Que j'oublie plutôt ma main droite que de vous oublier en quelque lieu que je sois, jusqu'au saint autel ! que dis-je ? jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'aux portes de la mort ! soyez-en persuadés : pourvu que vous soyez fidèles à pratiquer ce que Jésus-Christ vous a enseigné par ses missionnaires et moi indigne, malgré le diable, le monde et la chair.

« Souvenez-vous donc, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater, partout et devant tous, votre dévotion véritable à la Très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon Maître et de gagner la couronne et le royaume qui vous attend. Aussi, ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de Baptême, à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements, au moins tous les mois.

« Je prie mes chers amis de Montbernage, qui ont l'image de ma bonne Mère et mon cœur, de continuer et augmenter la ferveur de leurs prières, de ne point souffrir impunément dans leur faubourg les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes. Je dis impunément, c'est-à-dire que, s'ils ne peuvent pas les empêcher, en les reprenant avec zèle et douceur, du moins que quelques hommes ou femmes de Dieu ne manquent pas de faire pénitence, même publique, pour le péché public, quand ce ne serait qu'un *Ave Maria* dans les rues, au lieu de leurs prières, ou de porter à la main un cierge allumé, dans sa chambre ou à l'église.

« Voilà ce qu'il faut faire, et vous continuerez, Dieu aidant, à persévérer dans le service de Dieu. J'en dis autant aux autres lieux.

« Il faut, mes chers enfants, il faut que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées ; qu'aucun n'étale et n'entr'ouvre pas même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers et revendeuses, et autres qui volent à Dieu son jour, et qui se précipitent malheureusement dans la damnation, quelques beaux prétextes qu'ils apportent, à moins que vous n'ayez une véritable nécessité reconnue par votre digne curé.

« Ne travaillez point les saints jours en aucune manière, et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel et même le temporel, en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission.

« Je vous prie tous, en général et en particulier, de m'accompagner de vos prières dans le pèlerinage que je vais faire pour vous et pour plusieurs : je dis pour vous, car j'entreprends ce voyage long et pénible à la charge de la Providence, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la persévérance pour vous ; je dis pour plusieurs, car je porte en mon cœur tous les pauvres pécheurs du Poitou et autres qui se damnent malheureusement. Leurs âmes sont si chères à mon Dieu, qu'il a donné son sang pour elles, et je ne donnerais rien ! Il a fait pour elles de si longs et pénibles voyages, et je ne ferais rien ! Il a risqué jusqu'à sa propre vie, et je ne risquerais pas la mienne ! Ah ! il n'y a qu'un idolâtre ou un mauvais chrétien qui ne soit

point touché de la perte de ces trésors infinis, les âmes rachetées de Jésus-Christ ! Priez donc pour cela, mes chers amis ; priez aussi pour moi, afin que ma malice et mon indignité ne mettent pas obstacle à ce que Dieu et sa sainte Mère veulent faire par mon ministère. Je cherche la divine Sagesse : aidez-moi à la trouver. J'ai de grands ennemis en tête : tous les mondains, qui estiment et aiment les choses caduques et périssables, me méprisent, me raillent et me persécutent, et tout l'enfer qui a comploté ma perte, et qui fera partout soulever contre moi toutes les puissances. Au milieu de tout cela, je suis très faible, et la faiblesse même, ignorant, et l'ignorance même, et le reste que je n'ose dire.

« Il ne faut pas douter qu'étant unique et pauvre, je périrai, à moins que la Très Sainte Vierge et les prières des bonnes âmes, et en particulier les vôtres, ne me soutiennent et ne m'obtiennent de Dieu le don de la parole, ou la divine Sagesse qui sera le remède à tous mes maux et l'arme puissante contre mes ennemis. Avec Marie, il est aisé ; je mets ma confiance en elle, quoique le monde et l'enfer grondent, et je dis avec saint Bernard : *Filioli, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ*. Faites-vous expliquer ces paroles. Je ne l'aurais pas osé avancer de moi-même ; c'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus, que j'écraserai la tête du serpent, et que je vaincrai tous mes ennemis et moi-même, pour la plus grande gloire de Dieu.

« Adieu, sans adieu ; car, si Dieu me conserve en vie, je repasserai par ici, soit pour y demeurer quelque temps, soumis à l'obéissance de votre illustre prélat si zélé pour le salut des âmes, et si compatissant à nos infirmités, soit pour passer dans un autre pays, parce que Dieu étant mon Père, j'ai autant de lieux à demeurer qu'il y en a où il est injustement offensé par les pécheurs.»

En partant pour Rome, le pieux missionnaire recommanda au Frère Mathurin de l'attendre à Poitiers ou aux environs. C'est au commencement du carême de 1706 qu'il se mit en route, avec un pauvre écolier espagnol, qui s'était offert à lui pour être son compagnon de voyage. Ce jeune homme avait trente sous pour tout bien ; le saint prêtre lui enjoignit de les distribuer aux pauvres, s'il voulait le suivre.

« Il n'est pas concevable, dit son premier historien, combien il souffrit de peines, d'humiliations et de fatigues pendant ce voyage : il fut souvent rebuté par des gens sans religion, auxquels il demandait l'hospitalité ; il fut souvent contraint de coucher à leur porte ou sous les vestibules des églises, parce qu'on le prenait pour un espion. Il logea, quand il put, dans des hôpitaux ; enfin il fit un voyage d'apôtre. Il passa d'abord par Notre-Dame de Lorette, avant d'aller à Rome ; il y demeura près de quinze jours, pendant lesquels il allait dire la sainte messe à l'autel de la sainte Chapelle, où le mystère de l'Incarnation a été annoncé à la très digne Mère de Dieu, où elle conçut le Verbe incarné par l'opération du Saint-Esprit. Un habitant de la petite ville de Lorette l'ayant vu célébrer la sainte messe à l'autel de Notre-Dame avec une dévotion extraordinaire qu'il ne remarquait pas dans les autres prêtres, en fut si édifié qu'il le pria de venir prendre ses repas et son logement chez lui : ce qu'il fit. Il continua sa route ; à deux lieues de la ville de Rome, ayant aperçu le dôme de l'église de Saint-Pierre, il se prosterna contre terre, pleura à chaudes larmes, ôta ses souliers, et acheva le reste du chemin pieds nus, faisant des réflexions solides sur la manière dont saint Pierre était entré dans cette grande ville, alors la capitale du monde, sans train, sans argent, sans amis, n'ayant qu'un bâton à la main, et pour toute richesse la pauvreté d'un Dieu cru-

cifié. Pensant au miracle subsistant que Dieu a fait pour arborer la Croix de Jésus-Christ son Fils sur le Capitole et pour établir le siège d'un pauvre pêcheur sur le trône de César, il en bénit Dieu, et conclut par un motif de crédibilité très certain que l'Eglise de Jésus-Christ est l'unique et véritable, parce qu'elle est romaine. »

Il arriva à Rome épuisé de fatigues. Après quelques jours de repos, il fit demander audience au Souverain Pontife, qui était alors Clément XI. Cette audience lui fut accordée le 6 juin. Avec quels sentiments de foi, de respect et d'amour cet homme de Dieu dut se prosterner devant la plus grande majesté de la terre, devant le Vicaire de Jésus-Christ, devant le père de toute la famille chrétienne ! Il adressa au Pape un petit discours latin qui fut écouté avec bonté ; puis le Souverain Pontife lui ayant dit qu'il pouvait lui parler en français, car il entendait assez cette langue pour lui répondre, le saint prêtre lui exposa le désir qu'il avait, depuis longtemps, de porter l'Evangile chez les idolâtres : « Mon fils, lui répondit le Pape, vous avez un assez grand champ en France pour exercer votre zèle ; n'allez point ailleurs, et travaillez toujours, avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. »

La France, agitée plus que jamais, en ce temps-là, par les troubles qu'y causaient les nombreux partisans du jansénisme, était tout particulièrement l'objet de la sollicitude de Clément XI, qui venait de condamner lui-même les nouvelles erreurs. Ce fut pour ce motif qu'il détermina à ce royaume la mission du Serviteur de Dieu. Il lui enjoignit surtout de s'attacher à bien enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple, et de chercher à faire refleurir partout l'esprit du christianisme par le renouvellement des promesses du Baptême. Il



lui conféra le titre de Missionnaire apostolique, et lui accorda le privilège de faire plusieurs bénédictions.

Assuré de la volonté de Dieu, Montfort quitta Rome pour revenir en France. Sur la route, il rencontra deux jeunes gens qui furent ses compagnons de voyage. Arrivé avec eux dans un village, il les envoya chez le curé du lieu demander un morceau de pain pour l'amour de Dieu. Celui-ci lui donna un morceau de pain comme à un pauvre. Le pieux voyageur, voyant qu'il n'en avait pas assez pour trois personnes, alla lui-même au presbytère demander l'aumône. Il trouva le prêtre à table avec une nombreuse compagnie ; il entra dans la chambre, et, après lui avoir fait ses compliments, il se mit à genoux, suivant sa coutume, dit un *Ave Maria* et l'oraison *Visita quæsumus*. Le curé, prenant cet étranger pour un insensé, le fit entrer dans sa cuisine et manger avec ses valets. On lui servit du pain bis avec de mauvais vin. L'humble voyageur alla ensuite remercier le curé de sa charité, et se retira tout joyeux de son humiliation.

Il arriva le 25 août, fête de saint Louis son patron, au prieuré de Ligugé, près Poitiers, où le Frère Mathurin l'attendait. Il n'en fut reconnu qu'avec peine, tant il était brûlé par le soleil et affaibli par la fatigue. Il dit la messe à Ligugé et se rendit aussitôt à Poitiers, où il comptait se reposer quelques jours ; mais un ordre de l'évêque l'en empêcha.

Dès le soir même, il quitta cette ville, où on ne voulait pas lui permettre de dire la messe, et il alla, à cinq ou six lieues de là, chez un vertueux ecclésiastique de ses amis, où il fit une retraite de huit jours, pour se préparer à de nouveaux travaux.

#### CHAPITRE IV.

PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DES ARDILLIERS ET AU MONT-SAINT-MICHEL. — SON SÉJOUR A RENNES. — IL VA DANS SON DIOCÈSE NATAL.

Avant de se mettre à la disposition des évêques pour donner des missions et retraites dans leurs diocèses, le pieux apôtre voulut faire encore deux pèlerinages : l'un à Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, l'autre au Mont-Saint-Michel, qui était alors une abbaye célèbre et un rendez-vous de piété, afin d'attirer sur ses travaux apostoliques la protection de la Mère de Dieu et de l'Archange vainqueur de l'enfer. Il prévoyait sans doute qu'il aurait besoin plus que jamais du secours d'en haut pour remplir dignement la mission importante et difficile dont l'avait chargé le Pape Clément XI. Il lui était aisé de comprendre qu'en se déclarant hautement l'adversaire des erreurs du temps, il aurait à essuyer de terribles épreuves.

A cette époque, le jansénisme bouleversait la France, et cette astucieuse hérésie, qui se glissait partout comme le serpent, devait continuer longtemps encore à empoisonner les âmes. Les docteurs et les évêques étaient loin de s'entendre sur la soumission qu'on devait au Décret dogmatique de l'Eglise et de son chef. En 1703, quarante docteurs de Sorbonne déclarèrent qu'il suffisait d'un silence respectueux, et que la soumission de



l'esprit et du cœur n'était pas nécessaire. Par un Bref du 12 février, Clément XI proscrivit la décision des quarante docteurs. La publication de ce Bref n'amena point la paix. A la demande des rois de France et d'Espagne, et de plusieurs évêques, Clément XI publia, le 13 juillet 1705, une Constitution, qui confirmait la Bulle d'Innocent X et d'Alexandre VII contre l'hérésie jansénienne. Le 13 juillet 1708, il porta encore un Décret qui condamnait les « Réflexions morales sur le Nouveau Testament » du janséniste Quesnel. Il continua à lutter contre le jansénisme jusqu'à sa mort, qui arriva en 1721.

En 1705, ce grand Pape avait reçu de Fénelon un mémoire secret qui lui faisait connaître combien cette secte était alors puissante. Plusieurs cardinaux, archevêques et évêques étaient plus ou moins favorables à l'erreur qui avait envahi le clergé séculier et un grand nombre de Congrégations religieuses. Parmi les Congrégations demeurées fidèles à la saine doctrine, il faut compter la Compagnie de Jésus, qui se montra toujours l'ennemie déclarée de la secte.

Destiné à combattre des erreurs soutenues et propagées par des partisans si nombreux et si puissants, Montfort sentait le besoin de s'appuyer sur le secours de l'auguste Mère de Dieu et de l'archange saint Michel. C'est ce qui l'engagea à entreprendre les deux pèlerinages dont nous avons parlé. Il n'est pas besoin de dire qu'il les fit avec toute la foi et la dévotion d'un saint.

A Saumur, il rendit un service signalé aux Sœurs de Sainte-Anne de la Providence, dans la personne de leur fondatrice, Jeanne de la Noue, qui mourut en odeur de sainteté, en 1736. Cette humble servante de Dieu marchait par une voie extraordinaire, et se livrait à des austérités que plusieurs trouvaient excessives. Ses religieuses en étaient comme effrayées. Avant de fonder son Ordre, elle s'était engagée par vœu à ne faire par jour

qu'un seul repas, où elle ne prenait que du pain et de l'eau, avec un peu de laitage, quelques fruits et quelques légumes ; à ne jamais se coucher sur un lit, et à dormir assise sur une chaise, la tête appuyée sur un meuble ou contre la muraille. Avec un pareil régime, il lui fallait soigner deux cents malades et orphelines. Soutenue par la grâce et par son indomptable énergie, elle accomplit fidèlement son vœu, sans aucune altération de sa santé.

En traçant une règle aux pieuses filles qui s'étaient associées à son dévouement, elle leur donna un régime beaucoup plus doux ; mais elle voulut garder le sien. De là des réclamations de la part des religieuses, qui, craignant pour la santé de leur Mère, lui disaient qu'elle devait se soumettre à la vie commune. Elles consultèrent là-dessus le missionnaire, qui avait acquis auprès d'elles une grande réputation de sainteté. La fondatrice, qui redoutait l'illusion, en fit autant de son côté, et le Serviteur de Dieu promit de faire connaître sa pensée sur une affaire qui demandait une sérieuse réflexion.

Plusieurs fois, pendant son séjour à Saumur, il vint à la Providence adresser des exhortations aux religieuses. Dans l'un de ses entretiens, il déclare tout à coup à la supérieure, en présence de toutes ses Sœurs, qu'elle est dans l'illusion, qu'un amour-propre secret la porte à vivre autrement que ses filles, et que, pour éviter tout danger, elle doit suivre l'usage de la maison. Cette décision dut atterrir la supérieure et consoler ses Sœurs. Mais il semble que le Serviteur de Dieu n'avait pas d'autre dessein, en parlant ainsi, que d'éprouver l'humilité de la Mère Jeanne de la Noue et de voir si elle ne laisserait point échapper quelque mouvement d'une nature qui ne serait pas encore entièrement domptée. Aussi frappé sans doute de l'humble soumission avec laquelle elle écoutait ses paroles, il se hâta d'ajouter : « Je vais

offrir le saint Sacrifice à votre intention, communiez-y, et ne doutez pas que Dieu ne me fasse connaître ensuite ce que je dois vous dire. » Jeanne se rend à l'église et adresse à Dieu cette prière : « Vous le savez, Seigneur, dans tout ce que j'ai entrepris, je n'ai jamais voulu que suivre votre volonté et procurer votre gloire. Mais si, croyant faire votre volonté, je suis le jouet du démon ; si, croyant chercher votre gloire, je cherche la mienne, Seigneur, donnez à votre pieux ministre les lumières dont j'ai besoin. » Après la messe, elle va demander au missionnaire la réponse du Seigneur. « Ma fille, lui dit-il, persévérez dans ce que vous avez commencé : c'est Dieu qui vous conduit, c'est l'Esprit-Saint qui vous inspire des austérités si extraordinaires. Oui, tenez pour assuré que Dieu les demande de vous et que c'est votre vocation. Persévérez. » Tout porte à croire que Montfort ne donna pas seulement à la pieuse fondatrice des conseils à suivre dans sa conduite personnelle, mais d'autres conseils qui regardaient le gouvernement de sa Communauté et les règles dont elle faisait alors l'essai.

De Saumur le Bienheureux se rendit à Angers, où il ne resta que le temps nécessaire pour visiter les hôpitaux. Il se dirigea ensuite vers le Mont-Saint-Michel. Ayant rencontré sur son chemin un pauvre homme chargé d'un lourd fardeau, il lui fit tant d'instances pour l'en débarrasser, qu'il lui fut permis de le prendre sur ses épaules et de le porter jusqu'au soir. La nuit étant venue, il fit entrer son compagnon avec lui dans une hôtellerie, et se chargea de tous les frais qu'ils firent l'un et l'autre pour la table et pour le logement. Comme Dieu devait contempler avec amour, du haut du Ciel, un prêtre si humble et si charitable !

Il arriva au Mont Saint-Michel le 28 septembre, veille de la fête du glorieux archange. Dès ce premier soir, il

donna une preuve éclatante de la confiance qu'il avait en sa protection. Dans la maison même où il logeait, des hommes échauffés par le vin proféraient des jurements et des blasphèmes horribles. Le saint prêtre les entend : aussitôt il se lève, et, sans rien craindre de leur brutale colère, il court au milieu d'eux, et leur reproche leur impiété, en des termes si énergiques, qu'il les force à se retirer, sans oser lui répondre. « Lui-même, dit le Frère Mathurin, il se retira à l'écart, et alla expier sur son corps, par quelque pénitence, les péchés de ces misérables. »

Lorsque le zélé missionnaire eut terminé son double pèlerinage, il se livra avec plus d'ardeur que jamais aux travaux des missions. Tout d'abord, il se rendit à Rennes, où habitaient son père, sa mère et son oncle, prêtre sacriste de l'église de Saint-Sauveur. Mais, au lieu de descendre chez ses parents, qui étaient en mesure de le bien recevoir, cet incomparable amant de la croix et de la pauvreté se retira chez une femme indigente qui ne logeait que des misérables comme elle, et leur fournissait, au prix le plus modique, l'aliment ordinaire des personnes les plus pauvres de ce pays, de la galette de sarrasin et du lait. Tous les jours, il allait à l'hôpital instruire et consoler les indigents et les malades.

Une personne de l'Hôtel-Dieu, ayant cru reconnaître le saint missionnaire, alla faire part de sa découverte à son oncle, M. de la Visuelle-Robert. Celui-ci chercha son neveu par toute la ville. Ayant appris qu'il logeait dans une pauvre maison, proche des Carmes, il s'y rendit ; mais il n'y trouva que le Frère Mathurin. Le lendemain, il revint encore et rencontra enfin celui qu'il cherchait. L'oncle donna au neveu toutes les marques d'une véritable affection, sans pouvoir toutefois s'empêcher de lui adresser quelques reproches. Il lui dit qu'il s'étonnait de cette conduite à l'égard de pa-

rents dont il était chéri ; elle lui paraissait contraire au respect dont la nature et la religion lui faisaient une loi. Il ajouta qu'il était déshonorant pour sa famille qu'il demeurât, sous ses yeux, dans un réduit où, selon toute apparence, il manquait des choses les plus nécessaires. Le saint prêtre, qui n'avait coutume de répondre que par son silence aux reproches qu'on lui faisait, crut devoir à ses parents de se disculper en cette occasion. Il répondit à son oncle qu'il n'oubliait pas ce qu'il leur devait, que son cœur était rempli pour eux des sentiments les plus respectueux et les plus tendres, et que le Seigneur était témoin des prières qu'il lui adressait tous les jours pour eux. Il pensait que par là il leur marquait son amour bien plus solidement que par des visites qui leur seraient inutiles, et qui l'empêcheraient lui-même de « s'employer tout entier aux affaires de son Père céleste ». Il ajouta que, pour ce qui regardait son genre de vie, il ne croyait pas nécessaire de le justifier, qu'il l'était assez par l'exemple de son divin Maître.

L'oncle ne put s'empêcher d'admirer dans son neveu des sentiments si fort au-dessus de la nature. Celui-ci, au reste, consentit aisément à aller voir ses parents et à prendre chez eux un repas, où toute la famille se trouva rassemblée. En entrant dans la maison, il se mit à genoux, et récita, selon sa coutume, la prière *Visita quæsumus*. Lorsque la table fut servie, il commença par faire la portion des pauvres de ce qui s'y trouvait de meilleur. Pendant tout le repas, il ne parla que de Dieu, et il le fit d'une manière aussi aisée que touchante. On essaya, mais en vain, de le retenir à la maison ; toutes les instances furent inutiles, et il retourna dans le pauvre logement qu'il avait pris à son arrivée.

Il ne resta à Rennes qu'une quinzaine de jours, et, pendant ce temps, il prêcha en plusieurs églises, notamment dans celle des religieuses du Calvaire, et dans l'un

et l'autre séminaire. Partout il obtint les plus merveilleux succès. Rien ne résiste à la parole des saints, qui, simple ou sublime, douce ou véhémence, trouve toujours le chemin qui conduit au cœur de l'homme. En entrant dans l'église du Calvaire, le saint missionnaire voit un nombreux auditoire ; il se recueille un instant dans la sacristie, et dit à tout ce peuple : « Vous êtes venus en foule pour m'écouter ; vous pensez peut-être entendre un grand prédicateur, un homme extraordinaire. Je ne prêcherai point ; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrais la faire, si j'étais seul dans ma chambre. » On plaça un fauteuil pour lui dans la nef ; il se mit à genoux, et, répandant alors à haute voix son cœur en présence de Dieu, il dit sur les souffrances des choses si belles et si touchantes, que tous les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet ; puis, se rendant à la porte de l'église, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

M. Esnou, supérieur du séminaire et vicaire général de Mgr Lavardin, alors évêque de Rennes, fut si satisfait des exhortations qu'il adressa à ses élèves qu'il le pressa de s'associer avec les directeurs du séminaire pour faire des missions à la campagne, suivant son attrait. L'homme de Dieu le remercia, se sentant attiré à prêcher partout, sans se borner à aucun endroit particulier. Il songea alors à répandre la semence de la parole de Dieu dans le diocèse qui l'avait vu naître, et, vers la fête de la Toussaint, il prit la route de Dinan.

Passant tout près de Montfort-la-Cane, lieu de sa naissance, il ne voulut point cependant entrer dans la ville, dans la crainte d'être reconnu et traité avec trop d'égards. Il voulait tout devoir à la charité, et rien à la considération



qu'on pourrait avoir pour sa personne. Il s'arrêta dans un petit village appelé la Bacheleraie en Bédée, où son père avait une propriété patrimoniale, et d'où il tenait son titre de Grignon de la Bacheleraie. Tout d'abord il envoya le Frère Mathurin demander à une pauvre femme veuve, qui avait été sa nourrice, si elle consentait à loger pour l'amour de Dieu un prêtre et son compagnon de voyage. Cette femme était absente ; mais son gendre refusa de recevoir ces deux inconnus. Ceux-ci allèrent frapper à deux autres portes, et ne furent point reçus. Ils étaient sur le point de coucher dehors, lorsque le missionnaire, ayant demandé quel était le plus pauvre du village, on lui indiqua la cabane d'un vieillard, qui s'appelait Pierre Belin. Il le pria de le recevoir chez lui pour l'amour de Jésus-Christ. « Vous êtes les bienvenus, dit joyeusement le bon vieillard ; je n'ai à vous donner que de l'eau et un peu de pain pour votre souper, un peu de paille pour votre lit ; si j'avais mieux, je vous l'offrirais de grand cœur ; mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que je possède. » Jamais offre ne fut plus sincèrement faite ni plus cordialement acceptée.

Cependant le vieillard, ayant regardé attentivement le prêtre étranger, reconnut en lui le fils de M. Grignon de la Bacheleraie. La nouvelle s'en répandit bientôt dans tout le village. Chacun s'empressa alors d'apporter au saint prêtre ce dont il pouvait avoir besoin ; mais il refusa tout. Sa nourrice ne fut pas la dernière à se présenter pour lui demander pardon du refus qu'il avait essuyé de la part de son gendre, et pour le supplier de se retirer dans sa maison. Montfort ne voulut point accepter de demeurer chez elle ; mais, pour ne pas trop la contrister, il consentit à prendre un repas à sa table. On ne saurait dire quelle fut la joie de cette pauvre femme. Pendant le repas, le Serviteur de Dieu lui donna pour-

tant une petite leçon, en lui disant par charité plutôt que sous forme de reproche : « Andrée, Andrée, vous avez bien soin de moi ; mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez Montfort, il n'est rien. Pensez à Jésus-Christ, il est tout ; c'est toujours lui qu'il faut voir dans la personne des pauvres ».

## CHAPITRE V.

MONTFORT A DINAN. — SA RENCONTRE AVEC SON FRÈRE. —  
MISSION EN VILLE. — FAMILLE DE LA GARAYE. — RETRAITE  
AUX SOLDATS.

Le Bienheureux Serviteur de Dieu s'éloigna bientôt de sa ville natale, pour se rendre à Dinan, dans le même diocèse, où il resta plusieurs mois et opéra le plus grand bien. Il alla tout d'abord loger chez les prêtres de la Mission. Trois ou quatre jours après son arrivée, il eut la dévotion d'aller dire la sainte messe au couvent des Dominicains, à l'autel du Bienheureux Alain de la Roche, l'un des plus grands zélateurs du Rosaire et des plus fervents réformateurs de son Ordre. Dans ce couvent se trouvait alors, en qualité de religieux, l'un de ses frères qui prenait soin de la sacristie. Il n'eut point de peine à reconnaître ce frère, qu'il n'avait pas vu depuis de longues années; mais il n'en fut point reconnu. Le Serviteur de Dieu se contenta de lui dire sans autre compliment : « Mon cher frère, je vous prie de me donner des ornements pour dire la messe. » Ce religieux, qui était prêtre depuis longtemps, trouva mauvais que l'étranger lui donnât simplement le titre de Frère. Comme pour se venger de cette sorte d'injure, il lui présenta les plus pauvres ornements de la sacristie, et plaça à l'autel deux minces bouts de cierges.

Après la messe, le saint missionnaire remercia le sacristain, en l'appelant encore son cher frère, et le pria de lui garder les mêmes ornements pour le lendemain. Le Religieux Dominicain, croyant que ce prêtre affectait de l'insulter, demanda, pendant son action de grâces, au Frère Mathurin qui lui avait servi la messe, comment il s'appelait, et d'un ton courroucé il lui dit que son maître ne savait pas vivre. « Je veux qu'il sache, ajouta-t-il, que je m'appelle Père, que je suis prêtre, que je prêche, que je dis la messe et que je confesse. » Le Frère Mathurin, à qui le saint missionnaire avait défendu de dire son nom, l'excusa le mieux qu'il put, et lui dit que c'était un prêtre étranger, et qu'il devait lui pardonner cette incivilité. Dans l'après-midi, le religieux ayant rencontré le Frère Mathurin, insista pour savoir le nom du prêtre étranger. Celui-ci, poussé à bout, finit par lui dire qu'il s'appelait Grignon de Montfort, parce qu'il était originaire de Montfort-la-Cane. « Mais c'est mon frère ! » s'écria le Dominicain, en faisant force exclamations sur son détachement. Le lendemain, quand le saint missionnaire se présenta pour dire la messe, son frère lui reprocha doucement de ne pas s'être fait connaître. « De quoi vous plaignez-vous ? lui répondit le Serviteur de Dieu ; je vous ai appelé mon frère : ne l'êtes-vous pas dans l'ordre de la nature et de la grâce ? » Le religieux lui fit réparation, en lui donnant ses plus beaux ornements, et en prônant partout sa vertu.

Dans ce temps-là, une mission se prêchait à Dinan. L'homme de Dieu s'offrit aux missionnaires pour partager leurs travaux ; son offre fut acceptée avec joie et reconnaissance. Dans son humilité, il se chargea de préférence de faire le catéchisme, fonction que lui avait recommandée le Souverain Pontife, et dont il s'acquittait parfaitement.

A Dinan comme partout ailleurs, il donna des preuves éclatantes de son ardente charité pour les pauvres. Il en nourrissait un grand nombre comme par miracle sur les seuls fonds de la Providence. Un soir, ayant rencontré un malheureux tout couvert d'ulcères, il le prit sur ses épaules, le porta à la maison des missionnaires, et, ayant trouvé la porte fermée, il se mit à crier qu'on l'ouvrit à Jésus-Christ. Chargé de son malade infect, il alla droit à sa chambre et le mit à coucher dans son lit, après l'avoir réchauffé, tandis que lui-même demeura toute la nuit en prières.

Il sut faire passer les sentiments charitables qui l'animaient dans les cœurs de plusieurs personnes pieuses, qui formèrent entre elles une société pour le soulagement des pauvres. Mais personne ne profita mieux de ses leçons et de ses exemples que M. le comte et M<sup>me</sup> la comtesse de la Garaye, qui cédèrent leur château pour en faire un hôpital, où ils soignèrent eux-mêmes les pauvres et les malades pendant quarante ans. Ils fondèrent aussi, à Dinan, une maison de charité, avec un revenu suffisant pour l'entretien de quatre Filles de la Sagesse. Cette maison existe encore, et fait partie d'un beau et vaste établissement que possèdent aujourd'hui les dignes filles de Montfort. Outre la visite des malades, auxquels on fournit des remèdes, cet établissement contient un pensionnat de jeunes demoiselles, des classes externes, une salle d'asile de l'enfance et un orphelinat ; on y reçoit aussi des dames pensionnaires.

Les rapports qu'eut M. le comte de la Garaye avec le Bienheureux de Montfort et une portion de sa famille religieuse, nous engagent à dire quelques mots de cet illustre gentilhomme, qui a laissé après lui une grande réputation de science et de sainteté.

M. Claude-Toussaint Marot, comte de la Garaye, était né à Rennes, le 27 octobre 1675. Son père et sa mère

lui donnèrent l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; mais ils ne purent comprimer sa bouillante jeunesse qui le porta avec ardeur à tous les plaisirs du monde, sans le plonger cependant dans les vices grossiers qui déshonorent trop souvent la jeunesse qui s'est affranchie du joug du Seigneur. Sa passion dominante était la chasse. Il épousa, en 1701, Mademoiselle de la Motte-Piquet, tante du vaillant chevalier de ce nom. Cette demoiselle, qui n'avait alors que 19 ans, était ornée de toutes les grâces du corps, de toutes les qualités de l'esprit et du cœur et de tous les talents qui peuvent plaire aux hommes et charmer un époux, et ce qui valait encore mieux que tout le reste, elle était d'une rare piété. Cependant, par un excès de complaisance envers son mari, elle consentit, pendant quelque temps, à partager sa vie mondaine, bruyante et inutile. Mais Dieu finit par s'emparer du cœur de deux époux si bien faits pour l'aimer et le servir. Ils commencèrent à faire ensemble quelques réflexions sérieuses sur la vanité des plaisirs du monde, sur le vide qu'ils laissent dans le cœur, sur la malignité et la bassesse des flatteurs. Le poids des richesses leur devenait lourd. « Quoi ! disait souvent M. de la Garaye, suis-je donc sur la terre pour prendre des cerfs, tuer des loups et des sangliers ? A quoi me servira de passer ainsi ma vie à effrayer des animaux sauvages, à troubler le silence des nuits, à perdre mon temps dans les divertissements qui absorbent tout mon revenu ? »

La mort de M. de Pontbriand, marié à la sœur de M. de la Garaye, vint achever le triomphe de la grâce. Les deux époux, qui étaient sans enfants, résolurent de se donner tout à Dieu et aux pauvres. C'est vers cette époque que Montfort se mit en relations avec eux. Comme ses brûlantes paroles et ses admirables exemples durent faire une vive impression sur des cœurs si généreux, sur des âmes si bien disposées ! Le château de la Garaye



fut changé en hôpital, et le comte et la comtesse devinrent les nourriciers et les infirmiers des malades et des pauvres qui leur venaient de toutes parts. Le Bienheureux Louis de Montfort passa quelques jours au château de la Garaye, où il donna une retraite aux pauvres qu'on y recevait avec charité. La vie du comte et de la comtesse fut véritablement admirable, et leur mort fut précieuse devant Dieu et devant les hommes. M. de la Garaye mourut en 1755, et Madame de la Garaye, en 1757.

La sœur de M. de la Garaye, veuve de M. de Pontbriand, était digne de son frère. Dieu lui avait donné dix enfants. Après la mort de son mari, elle s'occupa de placer convenablement ses enfants, et se dévoua aussi au service des pauvres. Elle fut l'une des fondatrices de l'hospice de Josselin, où elle mourut victime de sa charité. On voit son tombeau dans la chapelle de l'hôpital, desservi encore par les Filles de la Sagesse; et sur ce tombeau on lit cette épitaphe : « Dans la chapelle de l'hospice de Josselin reposent les restes de Marie-Angélique-Silvie de la Garaye, dame de Pontbriand. Elle naquit au château de la Garaye, près Dinan, le 30 novembre 1677. L'une des fondatrices de cet hospice, dont elle vint prendre la direction, le 15 juin 1730, elle reçut et soigna elle-même les premiers pauvres qui y furent admis. Elle mourut victime de sa charité, le 8 mai 1732, et fut enterrée en cette chapelle qu'elle avait réédifiée à ses frais. Le souvenir de ses bienfaits a fait ouvrir sa tombe. »

Après la mission de Dinan, notre Bienheureux donna une retraite aux soldats de la garnison. Le succès en fut complet. Il sut tellement gagner leur confiance et toucher leurs cœurs, qu'on les voyait fondre en larmes à ses sermons et courir en foule au tribunal de la pénitence. Il laissa à Dinan un pieux souvenir de son passage, en

faisant placer dans l'église un grand tableau de la Sainte Vierge, devant lequel on entretenait continuellement un cierge allumé, et où on allait réciter le saint Rosaire avec beaucoup de dévotion.

La réputation de son zèle et de ses talents se répandit bientôt dans tout le diocèse de Saint-Malo : aussi on l'appela de toutes parts pour prêcher des missions. Il évangélisa d'abord la paroisse de Saint-Suliac, puis il se rendit à Bécherel, pour donner une retraite à plus de deux cents personnes appartenant au Tiers-Ordre de Saint-François et à celui de Saint-Dominique.

## CHAPITRE VI.

LE SERVITEUR DE DIEU SE JOINT A M. LEUDUGER, MISSIONNAIRE DE SAINT-BRIEUC. — DIFFÉRENTES MISSIONS. — IL SE SÉPARE DE M. LEUDUGER.

Nous avons vu ailleurs que la grande renommée de M. Leuduger, supérieur des missionnaires séculiers de Saint-Brieuc, avait déjà fixé l'attention de Montfort, quand il était avec M. Lévêque. Le jeune prêtre avait même consulté M. Léchassier pour savoir s'il devait travailler sous ses ordres. Le directeur avait répondu qu'il n'avait pas le bonheur de connaître celui dont il faisait l'éloge.

M. Leuduger était docteur en théologie, vicaire général, chanoine et théologal de la cathédrale de Saint-Brieuc. Lorsqu'il n'était pas encore dans les Ordres, il s'était retiré chez les religieux Prémontrés de l'abbaye de Lieu-Dieu-en-Jard, au diocèse de Luçon, et déjà il avait pris l'habit ; mais ses parents, ayant connu sa retraite, allèrent le chercher et l'engagèrent à quitter l'abbaye. Retourné dans son pays et devenu prêtre, il s'associa un certain nombre d'ecclésiastiques séculiers, pour donner des missions dans le diocèse de Saint-Brieuc et dans le voisinage. Informé des grands succès qu'obtenait Montfort, il l'invita à venir partager ses travaux, et celui-ci se rendit avec joie à sa demande,

après avoir reçu l'agrément de son évêque. C'était vers la fin de février 1707. Le nouveau coopérateur de M. Leuduger ne pouvait manquer de lui être d'un grand secours. Il donna avec lui plusieurs missions et retraites : les principales furent celles de Baulon, Le Verger, Merdrignac, Plumieux, La Chèze, Saint-Brieuc et Montcontour. Partout ses travaux furent couronnés des plus merveilleux succès, partout il fit éclater les plus éminentes vertus,

Ce qu'il fit à La Chèze fut surtout bien remarquable. Il y avait dans cette paroisse une grande chapelle dédiée à la Très Sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame de Pitié et qui prit plus tard le nom de Notre-Dame de la Croix. Elle était totalement abandonnée, et ce n'était plus qu'une vaste mesure remplie de ronces et d'orties. Le grand apôtre de la Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans le cours de ses missions, l'avait vue dans cet état, et prêchant, un jour, au peuple, dans la plaine de La Chèze, après avoir vivement déploré cet abandon où il la voyait, et témoigné combien il aurait eu le désir d'y porter remède, il avait assuré *que cette grande entreprise était réservée par le ciel à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans un temps reculé ; cet homme viendrait en inconnu ; il serait beaucoup contrarié et bafoué, et cependant, avec le secours de la grâce, il viendrait à bout de cette sainte entreprise.* Ce sont les termes d'une lettre que le recteur de La Chèze, M. François Jagu, écrivait, en 1754, à l'évêque de Saint-Brieuc, Monseigneur Hervé-Nicolas Thébault du Bregon, prélat digne des premiers siècles.

On ne dit point si le missionnaire eut d'abord connaissance de cette prédiction qui le concernait. Cette connaissance d'ailleurs n'était point nécessaire pour l'engager à faire la bonne œuvre. Le zèle de la maison de Dieu qui le dévorait, sa tendre piété pour la Reine

des vierges, le désir ardent qu'il avait de la voir honorée par tous les fidèles, étaient autant d'aiguillons qui ne pouvaient le laisser en repos. Il entreprit donc de rétablir à neuf la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Depuis, en prêchant, dans la lande de la Ferrière, à une multitude innombrable, il ne fit point difficulté de déclarer qu'il était cet homme inconnu qui devait, suivant la prophétie, rétablir la chapelle de Notre-Dame de Pitié : ce qui remplit d'une nouvelle ardeur tous ceux qui prenaient quelque part à ce grand ouvrage.

Son plan était magnifique : il voulut que tout fût exécuté de la manière la plus convenable, sans qu'on eût égard aux dépenses. Après avoir solidement restauré les murs, refait la toiture, le pavé, les portes et les fenêtres, il s'occupa de décorer l'intérieur.

Il y fit élever un grand autel à la romaine, le fit entourer d'une balustrade ornée de huit statues de grandeur naturelle ; et sur l'autel il plaça une belle croix, couronnée de rayons dorés. Au pied de la croix devait être posée une statue de Notre-Dame de Pitié. Les dépenses étaient très considérables ; il fallait employer des ouvriers de tout genre, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, peintres, sculpteurs ; il se chargea de tout, fit tous les marchés, et, ce qui n'est pas toujours facile, il contenta tout le monde. L'argent lui venait à point nommé, lorsqu'il en avait besoin. L'ardeur avec laquelle on travaillait fit achever l'ouvrage en peu de temps. Cependant il put, dans cet intervalle, prêcher encore une mission à Plumieux, paroisse située à une lieue et demie de La Chèze. La proximité du lieu lui permit de veiller à son entreprise, sans discontinuer pour cela ses fonctions de zèle.

Les choses étaient dans l'état où il les voulait, lorsque la mission de Plumieux était sur le point de finir.

Il crut alors qu'il devait signaler d'une manière extraordinaire sa reconnaissance pour tout ce que le Seigneur venait de faire en sa faveur, et pour la grâce particulière qu'il accordait à tous les habitants du pays. Il voulut que la statue de la Sainte Vierge fût placée dans la chapelle que l'on avait rétablie à La Chèze, avec la plus grande solennité possible. Pendant neuf jours consécutifs, on alluma des feux de joie autour de La Chèze, et le dernier jour, qui fut celui de la clôture de la mission de Plumieux, on porta en procession l'image de l'auguste Mère du divin Crucifié. Selon le Révérend Père Besnard, qui écrivait en 1760, la procession solennelle portait de Plumieux, où la statue de Notre-Dame de la Croix avait été déposée, après avoir été apportée de Nantes, en passant par la Trinité. Écoutons ici M. Picot de Clorivière :

« L'ordre admirable avec lequel cette procession se fit, le silence profond qu'on y vit régner, la variété des personnages symboliques que l'homme de Dieu y fit entrer, la rare modestie, le recueillement de cette immense multitude de personnes de tout âge qui la composaient, tout servit à rendre cette pompe religieuse également édifiante et ravissante. On y marchait cinq à cinq de front, et sur une même ligne, les yeux baissés et le chapelet à la main. Le silence n'était interrompu que par des cantiques de louanges dont l'air retentissait à la gloire du Seigneur ; et, pendant tout le chemin, quoiqu'il y eût une foule prodigieuse de peuple, il n'y eut pas le moindre désordre ni le plus léger dérangement, de sorte qu'il semblait, dit une relation, *que des Anges étaient venus du ciel pour y mettre un si bel ordre.* A la fin de cette grande procession, la statue de Notre-Dame de la Croix fut placée au-dessus de l'autel, à l'endroit préparé pour la recevoir. »

Depuis cette époque, la chapelle est devenue l'église



paroissiale, à la place de l'ancienne église qui est tombée en ruines ; mais, dans les restaurations qu'on a été obligé d'y faire, surtout depuis la Révolution, on a enlevé la balustrade, les statues et la croix aux rayons dorés. L'autel actuel est placé au fond du sanctuaire, et au-dessus apparaît encore la statue de Notre-Dame de Pitié, nommée aujourd'hui Notre-Dame de la Croix. Cette statue est toujours pour les peuples un objet de dévotion. On vient de loin demander à Dieu, par l'entremise de la Mère de douleur, la grâce de porter patiemment les croix qu'il envoie. Le saint missionnaire avait fait faire plusieurs croix de différentes grandeurs que les pèlerins portaient sur l'épaule ou entre leurs bras, en faisant à genoux la procession autour de l'autel, quand l'autel était éloigné de la muraille. Maintenant cette pieuse pratique est matériellement impossible. Il paraît probable que l'on conserve encore la plus petite de ces croix, celle que portent en procession les enfants qui se disposent à la Première Communion.

Déjà le pieux serviteur de Marie avait établi en divers lieux la pratique du saint Rosaire ; mais il l'érigea à La Chèze avec une solennité toute particulière. Il engagea plusieurs personnes à se rassembler dans l'église trois fois le jour, au matin, à midi et le soir, pour réciter le chapelet à ces différentes heures, en y joignant la méditation des quinze Mystères. Cette coutume existe encore aujourd'hui, au moins en grande partie, puisque le chapelet est régulièrement récité trois fois le jour, le dimanche en public, et sur la semaine dans les familles. Ceux qui le récitent, et ils sont nombreux, vont se faire inscrire au presbytère : ce qui permet à M. le recteur de la paroisse d'assigner à chacun le moment de la journée où il devra satisfaire sa dévotion à Marie.

On voit à La Chèze un tableau où la Sainte Vierge

est représentée ouvrant son manteau, sous lequel viennent se réfugier des chrétiens de toute condition, à la voix d'un prédicateur qui n'est autre, dit-on, que le Bienheureux de Montfort. La tradition affirme qu'il est l'inspirateur, sinon l'auteur de ce précieux tableau, que l'on vénère comme une relique. Dans la lande de la Ferrière, où il a prêché, on a élevé une croix commémorative que l'on appelle encore aujourd'hui la *Croix du Père de Montfort*. On garde du respect même pour une petite chambre que l'homme de Dieu avait habitée, dit-on, au château de la Grange, tout près de La Chèze, et où l'on voit une petite pierre appelée *l'oreiller du Père de Montfort*.

Cette chambre est située au-dessus du porche par lequel on entre dans la cour du château. Le pieux propriétaire, mort il y a quelques années, habitait cette chambre par dévotion, quoiqu'elle fût en assez mauvais état. Il a fait placer dans l'embrasure d'une fenêtre la pierre qui servait d'oreiller au saint missionnaire, et l'a fait entourer de quelques ornements en plâtre.

Pendant son séjour à La Chèze, le zélé Serviteur de Dieu vint à bout de faire renvoyer à plus tard une foire qui se tenait le jour même de l'Ascension. Ce ne fut pas sans de vives oppositions ; mais Dieu manifesta sa volonté par des punitions exemplaires, dont il frappa ceux qui avaient désapprouvé le saint missionnaire. Un homme, s'étant obstiné à vendre une pièce de bétail, qu'il avait amenée le jour de la fête, perdit tout l'argent qu'il avait reçu. Celui qui avait acheté la bête la vit périr peu après, avec plusieurs autres. Lui-même tomba perclus de tous ses membres, et il ne fut guéri qu'après avoir demandé pardon à l'homme de Dieu. Celui qui percevait des droits d'entrée eut le même sort, pour avoir mal parlé du missionnaire, et ne trouva sa guérison que dans le même remède. Un

prêtre, qui n'avait pas craint de le railler au sujet de la foire et de la restauration de la chapelle, se sentit aussitôt atteint de douleurs violentes à la jambe. Il comprit que c'était là une punition ; il demanda pardon de sa faute à la Très Sainte Vierge et à son humble serviteur, et il vit cesser ses douleurs.

Dans la lettre écrite à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, en 1754, par M. le recteur de La Chêze, et dont nous avons parlé précédemment, il est question de quelques prodiges d'un autre genre, opérés par le Bienheureux. En présence de plusieurs personnes, il rendit la santé à M<sup>lle</sup> de la Villeshéault, atteinte d'épilepsie, et promit qu'elle ne serait plus sujette à cette terrible maladie, prédiction qui s'est vérifiée. Il guérit plusieurs personnes atteintes de la fièvre, en leur faisant seulement avaler un peu d'eau dans laquelle il avait trempé un objet sur lequel était gravé le nom de Jésus. Tous les jours, il multipliait des pains en faveur des pauvres dont il faisait sa plus chère compagnie. « On n'en finirait pas, dit le respectable pasteur de La Chêze, s'il fallait écrire tout ce que des gens dignes de foi racontent de M. de Montfort. » Il proteste, en terminant sa lettre, de la vérité de son récit.

L'infatigable apôtre de Jésus-Christ, toujours guidé par l'obéissance, se rendit de La Chêze à Saint-Brieuc, où il passa environ trois mois. Là, comme partout ailleurs, il fit un bien immense par ses prédications et par l'exemple des plus sublimes vertus. Il prêcha plusieurs retraites chez les Filles de la Croix, chez les Ursulines et en d'autres maisons. En arrivant chez les Filles de la Croix, où il était appelé, il se présenta à la porte du couvent, comme un pauvre mendiant qui demandait un morceau de pain par charité. La portière le lui refusa, alléguant que la Communauté elle-même était très pauvre. Le saint voyageur insista : « Ma Sœur,

dit-il, je ne vous demande qu'un morceau de pain ; si petit qu'il vous plaira, j'en serai content ; je vous le demande pour l'amour de Dieu ; pouvez-vous me le refuser ? » La portière fut inexorable et ne se laissa point fléchir.

Sur ces entrefaites arriva le prêtre qui avait invité le missionnaire à donner les exercices de la retraite dans cette Communauté. Il fut fort surpris de voir qu'on tardait ainsi à lui ouvrir la porte ; mais la portière fut bien plus surprise encore et bien plus confuse, quand elle vit que c'était là le missionnaire qu'on attendait. Après lui avoir fait ses excuses, elle se hâta de le conduire dans une salle bien convenable, où il trouva une table abondamment et délicatement servie. Il prit de là occasion d'adresser aux Sœurs un petit reproche sur leur conduite, qui lui semblait plus conforme à l'esprit du monde qu'à celui de l'Evangile : « Vous refusez, leur dit-il, un morceau de pain qu'on vous demande au nom de Jésus-Christ, et vous préparez un repas à un misérable pécheur ! C'est manquer tout ensemble et de foi et de charité. » Tel fut le début de l'homme apostolique. Il reconnut bientôt qu'il avait affaire à de ferventes religieuses ; et les religieuses à leur tour surent apprécier le saint missionnaire, dont elles n'oublièrent jamais ni les leçons ni les exemples.

Pendant son séjour à Saint-Brieuc, le Bienheureux menait une vie si laborieuse, si pauvre, si mortifiée, si édifiante de toutes manières, que la ville entière en était dans l'admiration. On ne savait comment il pouvait venir à bout de nourrir régulièrement, chaque jour, jusqu'à deux cents pauvres, lui qui était plus pauvre que personne. Une demoiselle charitable, voyant qu'il était si pauvre lui-même, qu'il était à peine vêtu, quoiqu'il observât toujours en ce point la décence ecclésiastique, envoya, un jour, un tailleur pour pren-

dre sa mesure et lui faire une soutane. Quelque réel que fût ce besoin, il répondit *que son corps pouvait se passer d'une soutane neuve, mais que les membres de Jésus-Christ ne pouvaient pas se passer de nourriture*, et il fit prier la pieuse demoiselle de convertir cette aumône en argent pour nourrir les pauvres. Il ne leur donnait pas seulement de la nourriture ; mais il se faisait un bonheur de les servir, de les catéchiser et de réciter avec eux le chapelet. Il exerçait sur son corps des cruautés telles que son confesseur fut obligé de modérer l'excès de son abstinence et de ses mortifications. Son union avec Dieu était continuelle, et, malgré ses travaux, il passait un temps considérable du jour et de la nuit dans l'exercice de l'oraison. On l'a vu souvent, dans des lieux insupportables à la nature, absorbé dans une profonde contemplation. Une fois qu'on le pressait d'abrégier son oraison, afin de renvoyer de bonne heure des personnes qui l'attendaient au confessionnal, il fit cette réponse admirable, qui devrait être gravée dans l'esprit de tous ceux qui sont employés aux fonctions du saint ministère : « Laissez-moi ; comment serais-je bon pour les autres, si je ne le suis pas pour moi-même ? »

Parmi les nombreuses conversions qu'il opéra, on peut compter celle de deux demoiselles qui assistèrent à l'une de ses retraites. Elles avaient l'une et l'autre une telle aversion pour l'état religieux, qu'elles ne voulaient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avaient embrassé, de peur qu'en les voyant, il ne leur prit envie de les imiter. La première fois qu'il les vit, éclairé d'en haut, il les appela par leur nom, sans les avoir jamais connues en aucune manière. Il les recommanda aux prières de la retraite, et dit qu'elles seraient la conquête de Jésus et de Marie. En effet, peu de temps après, il les fit entrer au couvent des Ursulines, où elles prirent l'habit et firent

profession. Il avait en grande estime cette dernière Communauté, qu'il disait être très agréable à Jésus et à Marie. Un jour qu'il se trouvait au parloir, il engagea la révérende Mère de la Rivière à fonder un établissement d'Ursulines à Quintin, assurant qu'elle réussirait dans son entreprise, mais qu'elle essuierait des contradictions. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Ce fut, selon toute apparence, dans l'intervalle de ses retraites à Saint-Brieuc, ou peu de temps après, que le Serviteur de Dieu retourna à La Chèze, pour visiter Notre-Dame de la Croix. Peut-être avait-il promis d'y revenir bientôt pour quelque cérémonie. Il y resta les trois fêtes de la Pentecôte et prêcha avec tant de force et d'onction que tout le peuple était dans l'admiration et qu'on ne l'appelait que le saint. On rapporte que, dans ce voyage, il passa par la Trinité, où il arriva sur les huit heures du soir. En approchant de l'église, il entendit chanter les litanies de la Sainte Vierge, et aussitôt il s'y rendit. C'était sous le portail de cette église que le peuple était assemblé devant une image de Notre-Dame. A la fin des litanies, il fit chanter par le Frère Mathurin un cantique en l'honneur de la Mère de Dieu, et, le cantique étant achevé, il fit un discours aux habitants, approuva leur dévotion, les exhorta à la continuer, et donna à l'image de la Très Sainte Vierge le nom de Notre-Dame de Lumière. On ne tarda point à ériger sous ce même titre, dans l'intérieur de l'église, une chapelle devant laquelle on a continué à dire, tous les soirs, avant l'*Angelus*, le chapelet et les litanies de la Sainte Vierge, avec plusieurs autres prières. Ce pieux usage existait encore du temps du P. Besnard qui raconte le fait.

Après avoir terminé ses travaux à Saint-Brieuc, l'homme de Dieu se rendit à Moncontour, pour y donner une mission avec M. Leuduger et les autres prêtres qui l'accompagnaient. En arrivant, il trouva un grand nom-



bre de jeunes gens et de jeunes filles qui dansaient sur la place publique le jour du dimanche. Il se mit à genoux au milieu de cette jeunesse folâtre, disant à haute voix : « Que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi; qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine Majesté. » Aussitôt tout le peuple, frappé d'étonnement et d'une crainte religieuse, obéit à la voix du missionnaire; tous se mettent à genoux et demandent miséricorde.

Quelques jours après, par une démarche hardie, il fit voir ce qu'il faut penser des parures trop mondaines. A l'issue d'une messe qu'il avait dite à l'hôpital, il invita le peuple à venir baiser le crucifix auquel le Saint-Père avait attaché des indulgences, mais il ne voulut point accorder cette faveur aux personnes dont la parure se ressentait trop de la vanité du siècle. Il la refusa même aux gouvernantes de l'hôpital, donnant pour raison qu'elles élevaient de jeunes filles dans le goût des vaines parures du monde. Quelques ecclésiastiques assez mal disposés en sa faveur se trouvaient dans l'église; ils s'approchèrent pour s'assurer du fait, et s'en amuser; mais à peine eurent-ils entendu quelques-unes des paroles de feu dont le saint prêtre accompagnait cette cérémonie, que, merveilleusement changés, ils ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes.

Ce fut probablement à la mission de Moncontour que l'homme de Dieu encourut la disgrâce du supérieur des missionnaires de Saint-Brieuc. M. Leuduger venait de parler avec beaucoup de force sur la prière pour les morts et sur la nécessité de soulager les âmes du purgatoire. Montfort crut devoir profiter des bonnes dispositions des auditeurs pour faire une quête, afin d'offrir à quelques prêtres des honoraires de messes pour le soulagement des défunts. Cette action lui attira l'indignation de tous ses confrères, qui s'étaient fait une règle

de ne jamais rien demander. On lui fit un crime de sa quête; et comme si le crime eût été irréparable et indigne de pardon, M. Leuduger le rejeta de sa compagnie, et lui déclara ne vouloir plus travailler avec lui. Dans un autre que Montfort, cette action, au fond fort innocente, n'eût pas été remarquée, ou n'eût attiré à son auteur qu'un avertissement charitable; mais dans l'humble prêtre, tout était condamnable, et rien ne méritait le pardon. Plus tard, M. Leuduger comprit qu'il avait eu grand tort de se priver d'un pareil missionnaire. Ne voyant que lui pour le remplacer comme chef des missions en Bretagne, il regretta de l'avoir éloigné, et lui écrivit pour le prier de revenir et de continuer son œuvre; mais la divine Providence le voulait ailleurs.

## CHAPITRE VII.

LE BIENHEUREUX SE RETIRE DANS SA SOLITUDE DE SAINT-LAZARE. — MISSION DANS SA VILLE NATALE, OU ON L'EMPÊCHE D'ÉRIGER UN CALVAIRE. — HUMILIATIONS QU'IL REÇOIT DE L'ÉVÊQUE DIOCÉSAIN. — MISSION DE BRÉAL ET DE ROMILLÉ. — IL QUITTE LE DIOCÈSE DE SAINT-MALO.

A la suite de tant de travaux si fatigants pour lui et si salutaires pour les autres, et obligé de se séparer de M. Leuduger, le pieux missionnaire rentra dans son diocèse de Saint-Malo, et vint se renfermer dans une solitude, tout près de sa ville natale. Là était un ancien prieuré du nom de Saint-Lazare, dont la maison n'était point habitée. Il demanda au fermier général de ce prieuré la permission de s'y retirer, et il l'obtint. Cette maison, qui était dans le plus mauvais état, devint donc pour quelque temps sa demeure ordinaire. C'était de là que, comme un autre Jean-Baptiste sortant de son désert, il allait prêcher la pénitence aux populations d'alentour. C'est là qu'il se retirait, dans l'intervalle de ses missions, pour se livrer plus tranquillement à la prière et à l'oraison et satisfaire plus aisément son goût pour la mortification et la pénitence. Souvent aussi le peuple, et surtout les pauvres y venaient en foule pour recevoir ses instructions. Il y renouvela le vœu qu'il avait déjà fait de ne vivre que d'aumônes. Il était accompagné dans

cette solitude de deux Frères, le Frère Mathurin et un autre, nommé Jean, qui s'était joint à lui depuis peu de temps.

L'homme de Dieu répara d'une manière convenable la chapelle du prieuré qu'il trouva en ruines. Il en décora l'autel avec le plus grand soin. Il y plaça une statue de la Sainte Vierge à laquelle il donna le beau nom de *Notre-Dame de la Sagesse*. Elle avait sous les pieds un croissant d'où s'échappaient des rayons dorés et argentés. Au-dessus de l'autel il avait fait représenter le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe et tracer en lettres d'or le saint nom de Jésus. Il établit au milieu de la chapelle un beau prie-Dieu auquel il attachait par une chaîne en fer un long rosaire dont les grains bien proportionnés étaient de la grosseur d'une noix. Plusieurs pèlerins pouvaient le réciter et le méditer en même temps, en se suivant à petite distance. Au moment de la tempête révolutionnaire, quelques personnes pieuses, pour soustraire à la profanation ce précieux rosaire, se partagèrent les grains et les anneaux de la chaîne. Quelques-uns de ces objets de dévotion ont été conservés jusqu'à nos jours. Nous dirons bientôt ce qu'est devenue la statue de *Notre-Dame de la Sagesse*.

Le R. P. Besnard, né à Rennes en 1717, et devenu supérieur général des Communautés de Saint-Laurent, 39 ans après la mort de leur saint fondateur, nous a laissé en manuscrit de précieux mémoires concernant la vie du grand Serviteur de Dieu. Ces mémoires nous fournissent des détails et des faits intéressants que l'on ne trouve point ailleurs, et que nous aurons soin de transmettre à nos pieux lecteurs. Dans les pages où il est question du séjour de Montfort à Saint-Lazare, on lit le fait suivant qui ne peut manquer d'édifier :

« Il ne demandait rien à personne pour lui-même ; mais la Providence lui fournissait des secours abondants. On lui apportait, chaque jour, plus qu'il ne fallait pour lui et les deux Frères qui l'accompagnaient. Il en faisait part à un grand nombre de pauvres qui se trouvaient mêlés à cette foule de peuple qui venait à lui pour écouter ses instructions et pour recevoir de lui des avis salutaires. Cependant Dieu voulut éprouver sa confiance et son parfait abandon.

« Il arriva qu'un jour, au temps de la récolte, chacun étant occupé à son travail, personne ne pensa à nos pauvres solitaires. L'heure de midi arrive, M. de Montfort se rend, selon sa coutume, à la chapelle avec les deux Frères, pour faire l'examen particulier, ainsi qu'il est d'usage dans les séminaires. S'ils en imitaient les exercices, ils n'en avaient pas toutes les aises. L'examen fini, ils entrent dans leur petit réfectoire. Personne n'était resté pour préparer les portions ; la précaution eût été inutile, on n'avait rien apporté ce jour-là. M. de Montfort ne laissa pas de faire la lecture qui tint lieu du diner. La lecture finie, il dit les grâces et retourna à la chapelle réciter l'*Angelus*, exhortant toujours ses Frères à se confier dans la Providence. Le soir étant venu, on va encore au réfectoire qui ne se trouva pas mieux garni que le matin. La résignation de l'homme de Dieu ne fut point ébranlée. Celle des deux Frères n'était pas si parfaite ; ils commencèrent à murmurer et à se plaindre de ce qu'il ne voulait pas leur permettre de pourvoir, la veille, à ce qui leur serait nécessaire le lendemain. Pour lui, il ne fut pas longtemps à recueillir les fruits de son abandon à la Providence. Le fermier de la métairie de la porte du prieuré étant à souper avec ses journaliers fut inspiré de demander à sa femme si elle n'avait vu personne dans le jour aller trouver M. Grignon ; à quoi ayant répondu qu'elle n'avait vu per-

sonne : « Peut-être, dit-il, cet honnête homme n'a-t-il point eu aujourd'hui de quoi à manger » ; et sur-le-champ, il prit une portion de ces mets grossiers dont il se régala avec ses gens, et alla la porter au saint prêtre. Celui-ci reçut son présent avec reconnaissance, se mit en même temps à genoux pour remercier Dieu, alla partager avec ses compagnons la petite provision que le ciel leur avait envoyée, leur fit une douce réprimande sur leur peu de confiance dans les soins de la Providence, et s'affermir lui-même de plus en plus dans les sentiments de cette foi vive avec lesquels il s'y abandonnait sans réserve. »

Depuis longtemps il avait formé le projet de prêcher une mission dans sa ville natale, et il crut que l'occasion était favorable pour mettre à exécution son pieux dessein. C'était vers la fin de l'année 1707. Ses parents, ayant appris que la mission allait commencer, quittèrent Rennes qu'ils habitaient alors, pour se rendre à Montfort-la-Cane, afin de recevoir chez eux les missionnaires et de pourvoir à leur subsistance. L'homme de Dieu, qui voulait tout devoir à la Providence, les remercia de leur bonne volonté et ne voulut rien recevoir d'eux, ni pour lui ni pour ses coopérateurs. Il accepta cependant d'aller dîner une fois dans sa famille, à condition que le repas serait copieux ; car, disait-il, il voulait y inviter un grand nombre de ses amis. Son père se rendit à ses désirs ; mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit son fils amener avec lui une troupe de pauvres qu'il avait ramassés dans toute la paroisse. Ils prirent part au festin, en qualité d'amis particuliers du missionnaire.

Cette mission ne fut pas moins fructueuse que toutes les autres. Notre-Seigneur voulut, en faveur de son serviteur, faire une exception à cette règle, que personne n'est prophète dans sa patrie. Il n'avait pas toujours



besoin d'un long discours pour toucher les cœurs, comme le prouve le fait suivant raconté par M. Blain. « Un jour qu'il devait prêcher dans l'église de Saint-Jean, il monta en chaire, en présence d'une grande foule, sans dire aucune parole ; puis, montrant au peuple un grand crucifix qu'il portait ordinairement avec lui, il le plaça sur la chaire, et descendit à l'instant, voulant faire entendre à ses auditeurs que c'était Jésus-Christ crucifié qui les prêchait et qu'ils eussent à l'écouter. Afin de les rendre plus attentifs à la voix de ce divin prédicateur, il alla ensuite avec un autre crucifix en main par toute l'église le présenter aux assistants et le leur donner à baiser tour à tour en disant : « Voilà votre Sauveur ; n'êtes-vous pas bien fâchés de l'avoir offensé ? » Alors, se mettant à genoux, il l'offrait à qui voulait lui baiser les pieds. Chose étonnante ! tous les cœurs parurent comme percés de componction et liquéfiés d'amour et de tendresse ; les yeux des assistants parlaient pour eux par des torrents de larmes ; chacun attendait avec une pieuse impatience et une piété touchante l'approche du missionnaire et son tour de baiser les pieds du saint crucifix. Tous s'avouaient coupables de la mort de leur Sauveur et lui en faisaient publiquement amende honorable. Cette nouvelle prédication dura autant de temps qu'il en fallut au missionnaire pour parcourir l'église, et elle tira plus de larmes des yeux, plus de gémissements du cœur, elle fit plus de changement dans les mœurs que le sermon le plus fort, le plus pathétique n'aurait pu opérer. » Après ce récit, M. Blain ajoute avec raison : « C'est ainsi que Dieu se plaît à confondre la sublime sagesse du monde par l'apparente folie de la croix. C'est ainsi qu'il attache les plus grandes grâces à des traits d'une dévotion simple et animée. C'est ainsi qu'il se plaît à rendre ses saints puissants en œuvres comme en paroles :

un mot sorti de leur bouche, un ton, une inflexion de voix, un mouvement inspiré, c'en est assez pour produire des miracles de conversion par la vertu du Très-Haut. »

Le pieux et éloquent apôtre de Jésus-Christ avait dessein de couronner sa mission par l'érection d'un magnifique calvaire. Les habitants de la ville étaient parfaitement disposés à le seconder dans sa pieuse entreprise. On avait fait choix d'une éminence, d'où la croix pouvait être aperçue au loin. On avait conçu le projet de bâtir des chapelles, où les principales circonstances de la Passion devaient être représentées. Déjà le travail était commencé, quand survint un ordre du duc de la Trémouille, seigneur de Montfort, qui défendait de poursuivre une entreprise, qui non seulement eût réveillé la piété dans le cœur des habitants, mais eût contribué encore à embellir la ville et à la rendre plus florissante par le concours des pèlerins qu'elle y aurait amenés.

Certaines personnes jalouses, et surtout les jansénistes, qui malheureusement se trouvaient appuyés par l'évêque lui-même, lequel partageait leurs erreurs, avaient attiré à l'homme apostolique cette mortification qui dut lui être d'autant plus sensible qu'on s'attaquait bien plus à son divin Maître qu'à lui-même. Retiré dans son ermitage de Saint-Lazare, il se consolait, dans ses entretiens avec Dieu, des humiliations qu'il avait endurées de la part des hommes, et il se fortifiait contre les nouvelles épreuves qui ne manqueraient pas de l'assaillir encore. Cependant, en s'occupant de lui-même, il ne cessait pas de travailler au bien des âmes. Dans la chapelle, qu'il avait fait restaurer avec soin et orner d'une manière convenable, il donnait des instructions aux habitants de la campagne qui venaient en foule pour l'entendre. Souvent même, on le voyait, sous les halles et sur les places publiques de la ville, prêcher

l'Evangile à une multitude immense que les plus vastes églises n'auraient pu contenir. Son ascendant sur les peuples était véritablement prodigieux. Il n'en fallait pas tant pour mettre à son comble la jalousie de ses ennemis, qui, semblables aux ennemis de Jésus, s'indignaient parce qu'il entraînait tout le monde après lui.

Sur ces entrefaites, arriva à Montfort l'évêque diocésain, Mgr Desmarets, devant lequel on peignit le missionnaire sous les couleurs les plus défavorables. Trompé par les rapports les plus calomnieux, il le fit venir. Le prélat était à table avec les prêtres de la ville et son vicaire général, quand le missionnaire se présenta devant lui. Par respect pour Sa Grandeur et pour toute l'assemblée, il se tint sur le seuil de la porte, chapeau bas, et dans la posture d'un suppliant, ou plutôt d'un criminel. L'évêque, après l'avoir repris fortement de ce qu'il ne se comportait pas comme il le devait faire dans son diocèse, lui défendit absolument d'y prêcher et d'y entendre les confessions. Le Serviteur de Dieu reçut cet ordre sévère, sans ouvrir la bouche pour chercher à expliquer sa conduite. A-t-on jamais vu un plus grand exemple d'humilité ? Qui pourrait s'empêcher d'admirer tant de vertu ? Le triomphe de l'envie paraissait complet ; mais, au même instant, le recteur de Bréal, M. Hindré, ecclésiastique respectable par son zèle et toutes ses vertus, entre dans la salle. Sans savoir ce dont il s'agissait, il demande à l'évêque de vouloir bien lui accorder M. de Montfort pour prêcher une mission dans sa paroisse. Le prélat, qui se repentait peut-être déjà d'avoir condamné si précipitamment un prêtre dont la tenue si humble et le silence si respectueux avaient dû lui faire quelque impression, lui accorda aussitôt ce qu'il désirait. Alors le pieux missionnaire pria humblement Sa Grandeur d'avoir la cha-

rité d'étendre cette faveur à toutes les paroisses où il pourrait être demandé ; l'évêque y consentit encore volontiers, et rétablit par là le Serviteur de Dieu dans les pouvoirs qu'il venait, à l'instant même, de lui ôter. Dans cette circonstance, la conduite de l'évêque dut paraître bien légère et celle de Montfort bien édifiante.

La mission de Bréal commença vers la fin de l'année 1707. Les effets en furent admirables. Petits et grands, artisans, bourgeois, soldats, tous ressentirent l'efficacité des paroles de l'homme apostolique. Les soldats surtout, car il y en avait alors à Bréal, se signalèrent par leur assiduité aux instructions et leur docilité à faire tout ce qu'on leur proposa pour le bien. Le missionnaire fit de ces soldats autant de héros chrétiens ; il les enrôla tous dans la confrérie des *Soldats de saint Michel*. Mais tandis qu'il travaillait avec tant de succès au salut du prochain, il courut risque de sa vie, et ce fut son zèle ardent qui mit ainsi sa vie en danger.

En retournant, un soir, au presbytère, il entendit beaucoup de bruit dans une maison, et il y entra. Un homme maltraitait cruellement sa femme. Cet homme, outré des paroles du missionnaire qui désapprouvait sa conduite, saisit une hache et la brandit au-dessus de sa tête ; le saint homme se met à genoux pour recevoir le coup ; mais les bras du furieux s'engourdissent et la hache lui tombe des mains, sans faire aucun mal. Toutefois ni cet événement, ni les avis charitables du missionnaire ne purent corriger cet homme, et, à la fin de la mission, Montfort lui annonça qu'il ne serait pas béni de Dieu, et qu'il mourrait pauvre et misérable. « J'ai connu cet homme, disait, longtemps après, M. le curé de Pipriac, il s'appelait Salmon ; c'était un très méchant homme, et sa maison était une maison de scandale. La prédiction de M. de Montfort sur lui fut

accomplie à la lettre. Il perdit tout son bien, qui ne laissait pas d'être assez considérable. On l'a vu, les dernières années de sa vie, mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois ; c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers sacrements. Je l'ai vu expirer, couché sur un peu de paille, dans une maison, où on le logeait par charité. »

Après la mission de Bréal, le Bienheureux se retira encore dans sa chère solitude de Saint-Lazare. Là il s'appliquait tout entier à travailler à sa propre sanctification, et passait les jours et les nuits dans l'exercice de la prière et de la pénitence. Cependant il allait de temps en temps au secours des prêtres qui l'appelaient dans leurs paroisses, pour ranimer la piété des âmes qui leur étaient confiées, et faire quelques prédications particulières. Il n'oubliait pas non plus, tout en s'occupant de lui-même, de mettre en pratique les moyens qui pouvaient contribuer à perpétuer le fruit de ses missions. C'est ce que l'on voit par une lettre qu'il écrivit, le 17 février 1708, à M. le recteur de Bréal, qui l'avait prié de venir évangéliser son peuple, pendant les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres. Il s'en excuse sur ce qu'il a pris des engagements pour ce temps-là, mais il promet à ce digne pasteur de lui envoyer, le mardi, le Frère Mathurin, pour réciter publiquement le Rosaire, chanter des cantiques, et lui porter de petites croix de Saint-Michel, afin qu'il les distribue à ses soldats. « Dès le dimanche, dit-il, vous les avertirez de s'assembler pour cela le mardi ; ce qui ne servira pas peu à les retirer des excès qui sont si fréquents en ce jour. Saluez-les tous de ma part, et dites-leur que je les prie instamment d'être fidèles à garder leurs règles, particulièrement lundi prochain, et que je les irai voir un des dimanches de carême. » On voit dans cette lettre les soins industrieux d'un père qui cherche

à éloigner ce qui peut nuire à ses enfants qu'il aime tendrement.

La dernière mission que fit le Bienheureux dans le diocèse de Saint-Malo fut celle de Romillé, au mois d'août 1708. A son retour, l'orage qui se formait depuis longtemps contre lui éclata avec une nouvelle violence. Le clergé de Montfort, plus indisposé que jamais, profita d'une visite que l'évêque faisait encore dans cette ville pour renouveler ses plaintes. Le prélat défendit au missionnaire de faire désormais des instructions ailleurs que dans les églises de paroisse, sans excepter la chapelle de Saint-Lazare. Dès lors l'homme apostolique comprit qu'il devait se retirer d'un lieu où il ne pouvait plus exercer librement les fonctions de son ministère ; il lui était facile de prévoir, du reste, qu'on l'obligerait, un jour, à s'éloigner. Mais, avant d'exécuter son dessein, il voulut donner une gardienne à l'image de la Sainte Vierge qu'il avait placée dans la chapelle de son ermitage, et il le fit d'une manière qui parut tenir de l'inspiration.

A la fin d'une retraite, qu'il venait de prêcher aux filles, dans l'église de sa paroisse natale, il conduisit les retraitantes en procession à Saint-Nicolas, pour y honorer Notre-Dame du Rosaire. Là, après leur avoir adressé une exhortation, il demanda quelle était celle d'entre elles qui consentirait à être la gardienne de Notre-Dame de la Sagesse, à Saint-Lazare. Comme personne ne se présentait, il fit un tour dans l'église, et montrant du doigt une des retraitantes : « C'est vous, ma fille, lui dit-il, c'est vous qui serez la gardienne de notre bonne Mère, à Saint-Lazare. » Cette fille s'appelait Guillemette Roussel ; elle était de la paroisse de Talensac. Elle appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François, et avait environ 44 ans. Elle a assuré que Montfort ne la connaissait pas, et que jusqu'alors elle ne lui avait



jamais parlé. Cependant, à l'instant même, elle se sentit fortement inspirée d'obéir à sa parole. Convaincue que le ciel parlait par la bouche du saint missionnaire, elle se rendit à Saint-Lazare, et prit un logement tout près de la chapelle. Elle y a vécu, jusqu'à l'âge de soixante ans, des aumônes que la piété des fidèles lui apportait, constamment occupée à prier Dieu dans ce pieux sanctuaire, et à en ouvrir la porte à ceux qui venaient y honorer *Notre-Dame de la Sagesse*.

La maison et la chapelle de Saint-Lazare appartiennent aujourd'hui aux missionnaires de Rennes. Le tout est dans un assez mauvais état. Quant à la statue de Notre-Dame de la Sagesse, elle se trouve dans la sacristie de la chapelle de l'hôpital de Montfort. Elle a été placée dans ce lieu, en 1797, par la Sœur Saint-Maixent, Fille de la Sagesse, supérieure de l'hôpital, avant la Révolution. Chassée de cet établissement, aussi bien que ses Sœurs, pendant les jours mauvais, cette sainte et intrépide religieuse se réfugia dans une maison voisine, attendant le moment où elle pourrait retourner auprès de ses pauvres et de ses chers malades. Hélas ! ce moment ne venait pas. Au commencement de 1797, elle se rend, au matin, à l'ermitage de Saint-Lazare. Elle adresse à la Sainte Vierge une fervente prière, puis elle s'empare de sa statue et la porte courageusement à l'hôpital. Par un trait admirable de la protection divine, elle ne rencontre personne pour s'opposer à la réalisation de son dessein. S'abandonnant ensuite à la volonté de Dieu, elle se met à soigner ses malades qui avaient si grand besoin d'elle. Son courage étonnant et son ardent amour des pauvres la firent respecter de ceux-là même qui lui avaient fait une plus vive opposition. Personne n'eût osé désormais l'éloigner d'une maison où elle ne demandait qu'à se sacrifier pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Elle y a terminé sa

religieuse carrière, le 16 mars 1818. Que de fois elle a dû se mettre à genoux aux pieds de l'image de Notre-Dame de la Sagesse ! On conserve aussi dans la chapelle de l'hôpital de Montfort une pierre apportée de Saint-Lazare qui servait, dit-on, d'oreiller à l'homme de Dieu.

Quand le saint missionnaire eut donné une gardienne à Notre-Dame de la Sagesse, il songea à s'éloigner. Rien ne le retenait plus dans sa patrie. En quittant sa ville natale, il déplora les malheurs qui la menaçaient, comme un juste châtement de ce qu'elle n'avait pas connu le jour où le Seigneur l'avait visitée dans sa miséricorde. Il lui prédit, quoiqu'elle fût alors dans un état florissant, qu'elle serait plongée plus tard dans une grande désolation. Il paraît que le châtement ne se fit pas attendre, puisque l'auteur de la Vie du Bienheureux de Montfort, imprimée en 1724, nous dit que déjà, à cette époque, plus d'un tiers des maisons étaient désertes et tombaient en ruines, et que la plupart des familles un peu considérables avaient abandonné la ville, pour aller s'établir ailleurs.

Le Serviteur de Dieu s'éloigna du diocèse de Saint-Lazare pour passer dans celui de Nantes, où il avait fait l'apprentissage de la vie apostolique. Il y était précédemment appelé par l'un des grands vicaires, M. Baciola, dont le zèle égalait la science, et qui se montra toujours digne de son saint missionnaire. Celui-ci resta un an plus de deux ans dans ce diocèse. S'il y trouva les âmes les plus ignorées, il y rencontra aussi de grandes consolations ; ce fut la plus brillante époque de sa vie d'apôtre, par l'influence qu'il exerça sur les populations. Il donna successivement des missions à Saint-Similien, à Nantes, Villet, la Chapelle, Vertou, Saint-Pierre.